

Jamais je n'habiterai une maison ! jure Lamiel, déterminée, qui mord hardiment au cœur d'une des cinq pommes, sitôt relancée, avec lesquelles elle jongle, cueillies dans le verger.

À mon corps défendant entraîné dans son élan à escalader le mur de la propriété attenant au champ de foire, où nous avons dressé le chapiteau ; par les trouées, au lit de lierre, d'un bois où les branches arrachées par les orages ne sont pas déblayées, dans ses pas mené à la prairie de hautes herbes où elle me fraye un chemin jusqu'aux arbres fruitiers, je suis à demi tranquille car seuls de vastes bosquets de buis nous masquent à la vue des portes-fenêtres, aux carreaux noirs comme des yeux, de la maison de maître, que j'approche, en me coulant sous l'un des

pavillons de verdure, dotés d'une double issue, examine, aposté à la lisière d'une pelouse touffue, envahie de boutons-d'or, qui ondule et s'en va ensevelir, à cinquante mètres de là, les bords d'une terrasse aux dalles de ciment noircies par les intempéries.

Sa silhouette fragile de vieille personne, les lames ici ou là manquantes à ses persiennes prisonnières d'un exubérant chèvrefeuille qui retombe en bouquet, les ardoises détachées de sa toiture, chues dans les gouttières, une cheminée en passe de s'ébouler, défèrent un air d'abandon à la haute demeure familiale, délaissée le temps peut-être que finisse une vie, se règle un héritage.

Ne m'induit en tentation de la posséder nulle maison, sauf quand elle oscille entre l'expectative de se prêter à des hôtes neufs, qui la relèveront, et la perspective de basculer dans une irrémédiable ruine, où la précipitera la foudre, à défaut la poussera la pluie, qui putréfiera ses parquets, distillée à travers ses croisées, qu'auront brisées les vandales.

M'indiffère sa mort ou son salut. Me fascine, fil du dix-neuvième qui ai atterri en ce siècle, l'image cristallisée du passé, qu'elle projette dans le présent, la photographie d'un moment suspendu, qu'elle oppose au film des jours qui fuient.

J'ai perdu ma maison natale, le seul endroit à nous être naturel et légitime, et cherche une manière d'habiter en ce monde. La nuit, à la faveur de mes rêves, souvent je vole dans les airs de la même ville, non située géographiquement, du même quartier, dont les quelques rues, sur une colline, s'enroulent comme les spirales de la coquille du bernard-l'hermite, réservent aux maisons la vue sur le reste de la ville et la campagne environnante. C'est là que je pense acheter.

Grâce au Ciel tu es là, blonde Lamiel, enfant de la Verte tente, qui m'engages au respect des principes premiers.

« Enfant de la Verte tente ? »

Membre de la troupe des bannis, au quinzième siècle, qui courent, libres et vagabonds, sans métier ni famille, les sept forêts d'Ardenne et la campagne du

Liégeois, éclaircis-je ; les lie le pacte de ne dormir oncques sous un toit. Dans la ville de Dinant, rebelle au duc de Bourgogne, ils se rassemblent, fomentent la résistance aux assauts du comte de Charolais, prennent la clef des champs quand bourgeois et dinandiers se résolvent à livrer la cité, que son vainqueur, futur Charles le Téméraire, trois jours après y être entré ordonne de mettre à sac, à feu et à sang.

Je ne saurais, renoue la déliée Lamiel, qui ne jongle plus qu'avec quatre pommes, de ses fines dents blanches, aiguës, d'hermine, au vol écorche sa deuxième, à mes commentaires a accordé une oreille pour le moins distraite, endurer sous mes yeux un unique et sempiternel tableau, ni souffrir d'à perpétuité couvrir, depuis ce point fixe, un terne et immuable trajet, où défilent d'invariables figures, entre chez soi et le travail, ou le supermarché.

Clef de la contemplation que la monotonie ! tempéré-je. La réitération de notre spectacle, je le présente pour la deux cent quatre-vingt et unième fois, me donne à lire comme en un livre, au-delà des répliques de

leur numéro, je les réciterais par cœur, ce que se disent, en filigrane, notre Auguste myope, qui campe ses lunettes, à grosse monture noire, par-dessus son maquillage, et le clown blanc ; à précisément appréhender, en transparence des gestes de mon ami Harlow, par deux fois, selon un protocole rodé, il échoue, au troisième essai réussit, le pommeau de la première dans la bouche, à ce que tienne en équilibre, pointe contre pointe, en ripant, l'œil elle lui frôle, une seconde épée, quelle est son humeur du jour.

\*

Encouragé à l'aspect dormant que revêtent les abords, je consens, par les taillis qui garnissent les côtés du parc, à contourner la bâtisse.

Nous tombons sur un jardin potager, et un homme, courbé au-dessus des plantes dont il récolte les fruits, qu'il débarrasse de leur terre et pose dans un panier.

Nous sommes pour discrètement nous éclipser, quand, alerté par quelque sixième sens, il relève la tête, se redresse, amorce le

même mouvement de retrait que nous, si bien que tous trois nous restons en suspens, nos visages contrariant l'impulsion de nos corps, à nous jauger.

Le premier il rompt le sortilège, se porte à notre rencontre d'un pas qui claudique, le rend trop inoffensif pour nous convaincre de déguerpir.

Il nous prie de l'excuser si nous sommes les enfants de la maison...

Nous pareillement, s'il en est l'habitant...

Mutuellement apaisés, nous l'aidons à compléter sa cueillette, dont il distrait, à notre intention, des courgettes rondes, des framboises. Si je ne les ramassais, pourraient sur pied les légumes de ce potager, qui n'est plus entretenu, sinon par mes soins, justifie-t-il, qui en suis à la fois le bienfaiteur et l'obligé puisque sans cette aubaine je périrais de faim.

Militant basque espagnol, interpellé sur le sol français et accusé d'appartenir à l'E.T.A., après avoir été incarcéré quatre années à la prison de Fresnes, il résume, je suis aujourd'hui assigné, en résidence surveillée et sans limitation de durée, dans ce petit village de

Creuse, où je n'ai pas le droit de travailler pour manger.

Pourquoi ici a-t-il été exilé, et non sous une autre latitude ?

Ayant mûrement remué cette question, je ne suis pas loin de concevoir qu'à mon prénom : Ion, je dois ma destination. Selon la mythologie, et la tragédie d'Euripide, Ion, héros éponyme du peuple ionien, est le fruit des amours d'Apollon avec une mortelle, Créuse. Un fonctionnaire de police, ne sachant à quel diable vauvert me vouer, aura pioché dans ses réminiscences de potache pour désigner le département où me proscrire.

À l'annonce de ma relégation, j'ai songé à une histoire du livre où j'ai appris à lire en cours préparatoire, nous raconte Ion, où la tortue, qui dévore les salades, est capturée par le jardinier, qui veut la mettre à mort. Elle s'y résigne, mais implore, comme grâce, d'en régler le protocole.

« Soit, acquiesce son bourreau.

– Noie-moi en me jetant dans la rivière. »

Le jardinier accède à sa dernière volonté, et la tortue, dans l'eau, se sauve en nageant.

1 Du livre de classe de mes six ans je me rappelle ce seul récit. S'il m'a tant ému, c'est qu'il coïncidait avec une ligne de force en moi, et que mon instinct le devinait prémonitoire de ce qu'il m'advierait.

Les influences n'existent pas, extrapolait-il, les reconnaissances, oui. Dans l'histoire entendue et qui vous frappe, chez la personne rencontrée et qui vous marque, dans l'œuvre d'art que vous découvrez et qui vous bouleverse, quand à votre intuition se proposent ces éventualités parmi cent et laissent tout autre que vous indifférent, vous impressionne non une nouveauté, mais l'écho d'une identité inscrite au profond de votre être, à votre conscience demeurée voilée jusqu'à ce que, dans le miroir que vous tend, pour la première ou dixième fois, l'objet prochain de votre engouement, brusquement vous reconnaissiez ce qui vous est intrinsèque, dont vous devez guetter les anamorphoses, qu'il vous faut décoder pour savoir qui vous êtes, et avancer sur votre chemin.

La fable au sujet de la tortue serait une allégorie de sa situation ?

Avisé que revoir mon pays natal, analyse Ion, me hasarderait à y être arrêté et soumis à la torture...

Dès lors libre d'habiter n'importe où m'orienterait ma fantaisie dans le monde...

Faute de pouvoir concurremment à Vila Real et Lecce, Shiraz et Potosi, entre lesquelles, pour ne parler que de villes, je ne saurais trancher, c'est-à-dire à aucune renoncer, établir mes pénates...

Pressentant qu'en vue d'élire le paysage associé à la demeure avec lesquels, à supposer que notre goût n'ait pas évolué depuis le début de notre quête, nous nous sentirions en totale osmose, qui nous persuaderait de suspendre notre errance, une vie entière ne suffirait pas à explorer, verste à verste, notre Terre...

Pénétré que, futile réaction à la terreur que nous inspire, de notre corps, l'inéluctable marche à son trépas, est un leurre notre soif de nous fixer...

La résidence surveillée, qui détermine à ma place le lieu de ma villégiature, provisoire puisque sans préambule le pouvoir central peut m'élargir, ce qui m'incite,

averti que du jour au lendemain j'en partirai pour n'y plus jamais revenir, à mieux en jouir, en substituant le fatum à mon libre arbitre me soulage de choisir, me réconcilie avec ma condition, qui n'est plus de ma responsabilité, mais de celle des dieux.

Y être condamné, déduit Ion, égale endosser la carapace de la tortue, qui sait utiliser le fil de l'eau.

Lecteur des relégués : Ovide au bord de la mer Noire, Carlo Levi ou Cesare Pavese au fin fond de l'Italie du Sud, qui culbutèrent de la vie moderne dans une société quasiment conservée à l'état de nature, je me félicitais, en outre, de partager leur expérience, vraie finalité du désir de voyager, laquelle consiste non à franchir de vierges horizons, mais à remonter dans le temps.

Sur ce chapitre je ne suis pas exaucé. La modernité a gangrené ces territoires reculés, en a éradiqué toute manifestation d'une vie séculaire, sans que s'y éveillent de nouvelles formes de sociabilité, ce qui ruine le sentiment de participer d'une époque, vous prive, sans plus de repères que de rares

voitures qui transitent devant les volets clos des maisons, de chronologie, vous évince du film de l'Histoire, immédiate ou éternelle, qui se tourne ailleurs désormais.

\*

Rien de mieux sédentaire que la vie itinérante du cirque, médite Harlow en étendant son linge sur le fil tiré entre sa caravane et le poteau de tour en face. De place en place, à la mode de l'escargot, nous transportons notre maison commune, que nous rebâtissons : le chapiteau ; remorquons nos maisons particulières, que nous disposons autour ; de village en village recomposons notre propre hameau, que nous ne quittons guère.

« Gare ! Gare ! » crie, d'une rondeur d'otarie, velu autant qu'un ours, nu tel un Amour, papa Boulba, qui débouche à grands pas, ses bras levés au ciel inspire, comme s'il allait s'envoler bat à larges moulinets le vide quand il expire, néanmoins pile, renâclant devant l'obstacle.

Cordes à linge, enfants qui jouent au

à la  
levez

bon  
jours

et  
partout

tracteur, animaux en liberté... déplore celui qui m'a initié à prédire le temps qu'il fera en observant si la mousse du café du matin se réunit au milieu de la tasse pleine ou à ses bords se disperse, il n'y a pas moyen de prendre ses bains d'air sereinement.

Papa Boulba, j'ai déjà oublié, le beau temps c'est lorsque anime la mousse une dynamique centrifuge ou centripète ?

Au village, à la recherche d'un café ouvert je l'ai arpenté, une épingle entre les dents articule Harlow, une main disparue, qui retourne la jambe d'un pantalon, sauf le maire, qui récrimine que nos pinces ravagent son macadam, ne se croise âme qui vive ; ne subsiste mesure délabrée, qui n'ait été restaurée, par la même occasion ne soit désertée, commerce qui n'ait mis la clef sous la porte, à telle enseigne que vous pourriez, oncle Boulba, sans offusquer quiconque vous baigner dans l'air de ses rues.

Seulement au sein de la vie collective, s'inscrit en faux papa Boulba, peut se montrer la vie privée. Je connais l'histoire de ce bourg, ordinaire à nos pays, où les

maisons s'imbriquent au gré de cours qui se commandent, s'organisaient autour de puits communs, dont l'eau courante à l'évier de la cuisine a aboli l'usage ; où les chaises, hypnotisées par la télévision, ne sortent plus, le soir, sur le pas des portes ; où s'évanouissent, le train ne poursuivant plus jusque-là, nos chances d'admirer madame le chef de gare, sa chevelure blonde penchée sur les cahiers, attentive à écouter son fils, entre deux départs, lui réciter une leçon de géographie ; où le boucher, soucieux de dissocier ses vies familiale et professionnelle, s'il immole encore, ne loge plus au-dessus de sa boucherie.

Dans un processus où chacun sur sa sphère privée se replie, infère-t-il, à brève échéance sont vouées au sèche-linge culottes et chemises, lesquelles, si elles persistaient, bannières qui ondoient au vent entre les arbres des jardins, à s'exposer aux regards, relèveraient bientôt de la pornographie.

La bouchère-charcutière, je rectifie, elle avait fini par tenir épicerie et dépôt de pain, au printemps a fermé boutique, après

soixante années d'exercice. Des plantes vertes décorent sa vitrine. Elle m'a brossé les méfaits de la retraite : tombent comme des mouches, chaque année, les nouveaux impétrants. Ça n'est pas moi, ai-je approuvé, qui prémédite mon arrivée sur le marché du travail alentour mes soixante-dix ans, qui vous démentirai.

Lui reste un somptueux billot, marqueté, en bois de charme, coupé debout, un temps interdit, remplacé par une table de travail en plastique, puis on s'est aperçu que les rainures tracées par le couteau dans le plastique, qui se nettoient mal, sont source d'infection, c'est comme la défense de pendre la viande à des crochets, total, posée sur un plat elle baigne dans son sang et s'abîme en une journée.

\*

Enclenche pour la deuxième fois notre chef d'orchestre la bande-son de musique de cirque censée rameuter les foules avant que la relayent les instruments. Dans les coulisses s'échauffe en d'aériens flick-flack

la troupe kéralite acrobatique présumée inaugurer la séance. Grimé, sanglé dans mon frac vert, j'allume une inhabituelle cigarette, offerte par la trapéziste américaine dont j'étudie le balconnet rouge et or, dessiné à l'envers, qui soutiendra, quand en équilibre la tête sur la barre « Washington » elle se balancera, sa gorge. Derrière sa caisse entame la deuxième manche de son tricot Olga Serguéevna, notre funambule, qui a vendu une poignée de billets, laissé Ion et une famille manouche, débarquée d'un pick-up, entrer gracieusement.

S'éteint la bande-son, que le maestro hésite à relancer. Se tord les mains, piétine devant le barnum de l'entrée Fortunio. Stoppe sa danse un sifflement qui fuse, suivi d'une détonation, d'où éclôt une gerbe d'étoiles argentées qui, dans les lointains, illuminent la vallée.

Ça doit venir du camping qui était indiqué quand on a quitté la nationale, soupçonne Olga ; ils tirent un feu d'artifice.

Si le public ne vient pas à nous... parodie, en frappant sa paume de son poing comme qui a une idée, Fortunio.



\*

Suite à cette funeste soirée, flétrit Harlow, en train de recoudre le jabot de sa chemise, derrière de hauts grillages où, de tous les azimuts, foncent les vacanciers pour, piscine, supérette, bar-tabac sous la main, n'en plus bouger, se consume notre été. Si nous voulons maintenir notre tête hors de l'eau, allègue Fortunio, allons glaner la manne là où elle est dispensée. En résulte que, si les gradins se remplissent, si les pinces, sous nos masses, même la tienne, me titille-t-il, se plantent comme dans du beurre, j'ai l'impression de continûment plier bagage pour constamment revenir à l'endroit initial, à l'infini reproduit, où se répètent, à l'identique, modèle des caravanes, agencement des aires de jeux, bloc des douches, profil des spectateurs, physique des estivantes ; où se juxtaposent mille exactes copies d'un unique théâtre, qui exhibe la vie privée sans que n'émerge, susceptible de la mettre en scène, une âme collective, si bien que je n'ose plus éployer mon linge à sécher au grand air.

*dolapli  
au prise  
de mek*

Des douches Marceau ne décampe plus. Hier après le montage je vais me laver, depuis la cabine voisine sa voix me hèle : « Eh ! Harlow ! Quel temps il fait, chez toi, à Roanne ? (qui est ma ville natale) – Je n'en sais rien, je lui réponds, je n'y suis pas. – Ah bon ! Parce qu'ici, il pleut des cordes ! »

Tu sais que ses neurones ne marchent pas vraiment comme les nôtres. Par exemple il est capable de te dire quel jour est tombée la fête mobile de Pâques de n'importe quelle année depuis l'an 29 après Jésus-Christ. Toujours sous nos douches, je le taquine : « Eh ! Marceau ! Quel jour était Pâques en l'an de grâce... 673 ? – Le 10 d'avril. – En l'année... 1560 ? – Le 14 de mars. – En... 235 ? – Le 19 d'avril. – En... 1224 ? – Ah non ! Celle-là, tu me l'as déjà posée la semaine dernière ! »

Les gens de cirque, invoque Harlow, ont une mémoire phénoménale de la configuration de la moindre place où le chapiteau, tel jeudi de septembre de telle année, a pu se monter, trente tournées depuis auraient-elles eu lieu : sa position dans le bourg, l'intensité de sa pente, si des arbres, et de

quelle variété, l'entourent, qui gardent du soleil ou du vent, sa distance à la première épicerie, le nom du café, de préférence en face, élu quartier général... de village fantôme en camping, de quoi nous souviendrons-nous ?

Et, si notre mémoire n'est plus irriguée, que pouvons-nous fonder ?

\*

Telle de l'été la cigale, de ma jeunesse j'ai soin de dissiper les beaux jours, relate papa Boulba, que je seconde dans la délicate mise au point de l'alimentation en eau des caravanes grâce à un réseau complexe de tuyaux qui devrait assurer, par le canal de ramifications successives, aux plus éloignées ou proches de la bouche d'arrosage, une pression similaire.

Soudain ma fille a treize ans, à cette évocation il sourit, nous partons en side-car, avec Marceau, mon fils un peu simplet, dans des cirques, en Espagne, en Italie, où elle voltige à cheval, je donne un coup de main comme porteur dans des numéros de

perche, ou d'échelle. Quand elle épouse Fortunio, à l'époque il vend des fleurs sur les marchés, j'ai cinquante ans.

Parvenu à la moitié de mon âge sans avoir dérogé au précepte de l'oisiveté, le « loisir » cher à Baudelaire, je me décide à solliciter mon premier emploi, un poste de veilleur de nuit au grand magasin « Aux Dames de France », métier que je pratique mille et une nuits, toutes écoulées, moi qui n'ai pas lu un seul livre, au rayon de la librairie, où le désœuvrement me conduit, au cours de la première, à feuilleter, pris au hasard, le tome un du *Shah-namé*, « Le Livre des Rois », ou plutôt : « Le Roi des livres », traduit du persan, dont je ne puis m'extraire, dévide notre fontainier en même temps que déroule, mètre à mètre, les anneaux du boa jaune que je coltine dans une brouette.

Voyager au petit bonheur de centaines de textes a nourri en moi une rêverie de pur autodidacte, je vous la donne pour ce qu'elle est : on différencie communément, prélude, en raccordant deux têtes de segments que je lui présente, le maître

d'œuvre, mémoire horizontale et mémoire verticale. Qui jouit d'une mémoire verticale excellerà en histoire, en droit privé ou en algèbre, retient facilement enchaînement des faits, chiffres, dates. Doué d'une mémoire horizontale, vous brillerez en géographie, en droit constitutionnel ou public, en géométrie, visualisez aisément les diagrammes et organigrammes, les relations entre des éléments concomitants.

En littérature je distinguerais une structure verticale, historique, à laquelle ressortissent la plupart des romans, bâtis sur une intrigue, qui relie un point A à un point Z, d'une structure horizontale, géographique, l'illustrent les nouvelles de Pavese, les livres de Carlo Emilio Gadda, où l'intrigue est absente, ou ne se conclut pas, qui préfèrent s'attacher à restituer une atmosphère, un paysage.

N'y paraît nul point focal, sur quoi s'appuie la structure verticale, historique. Je nommerais « point focal » un fait nouveau qui survient et fonctionne comme un jeton gagnant qui ramasse une mise qui s'est accumulée : à la manière du faisceau d'un

105  
2

POINT FOCAL

phare qu'on allume dans la nuit, il éclaire sous un jour inédit et découvre un sens commun à plusieurs événements antérieurs demeurés orphelins. Ces maillons isolés deviennent alors une série, et le roman peut s'écrire.

Dans nos vies éclatées en mille morceaux, où sans visible cohérence se bousculent les épisodes... va entrer, ses prémisses énoncées, papa Boulba dans le vif du sujet...

Vous pourriez prévenir quand vous ouvrez l'eau! proteste Olga Serguéevna, enfuie de sa caravane, en nuisette dont ses doigts pincet et tiraillent les pans collés à son corps, et mules détremées qui couinent sous ses pas.

Expropriée notre remise! annonce Fortunio, jailli de sous le chapiteau et brandissant une dépêche. Une voie rapide va la couper en deux. Les travaux ont démarré. Nous n'avons plus de lieu où, l'hiver, nous ressourcer, raccommodez la toile, réviser les moteurs, cogiter au renouvellement des numéros. Qu'importe! affirme-t-il en puisant dans sa poche et agitant un deuxième Téléx : en directeur averti j'ai

obvié au spectre du vagabondage, décroché un contrat qui couvrira la mauvaise saison : nous migrons vers le nord, invités à enseigner aux enfants des écoles les rudiments de notre art : la semaine un atelier d'apprentissage, le vendredi soir une sorte de spectacle, où les parents viennent filmer leur petit génie, qui aligne dix pas sur le fil de fer, se tient en équilibre sur la barre du trapèze, adjure le poney d'effectuer son tour de piste.

Ça ressemble de moins en moins à la vie de cirque, se récrie Harlow.

Qui s'accroche à une règle de vie, rétorque Fortunio, est éjecté du système. Que celles ou ceux qui font la moue, motive-t-il, comprennent bien l'enjeu : obsolète, suicidaire que travailler à la recette ; morte l'espèce du spectateur, que balaie la notion de public, si possible captif : comité d'entreprise, éducation nationale, maison de retraite... auquel ne vend plus le fruit de son art l'acteur, l'écrivain, le peintre, mais une technique de production, que s'approprie, lui est cédée non une place mais l'illusion de se croire à celle de l'artiste, le consommateur.

La société nous rétribue à condition que nous n'exercions pas notre art, s'insurge Harlow, mais qu'elle puisse user de nous comme d'une huile dont elle mouille ses rouages de plus en plus grippés. Pour sauver une apparence d'humanité dans un système carcéral que le monde entier nous envie, demain elle nous préposera à l'animation de ses prisons.

Serez-vous des nôtres ? m'interroge papa Boulba, dubitatif.

J'aime, au cirque, je réfléchis, ce que j'y percevais enfant : le mystère d'une terra incognita. En défend le passage, intimidante et envoûtante, dans sa cabine de verre, la belle femme au lourd chignon noir, à peine vieillissante, qui tient la billetterie.

À l'intérieur du chapiteau, lui prêtent son caractère sacré le cercle de lumière blonde, à son entour les hauts piliers qui volent vers la coupole étoilée, tendent la sphère de toile vermeille qu'embrasent, tel un vitrail, les rayons du soleil.

J'aime l'unité de temps qui nous régit, substitue au rythme des vingt-quatre heures l'espace entre le moment où nous arrivons

sur une place pour y édifier notre sanctuaire et celui où, à l'issue d'une cérémonie l'ayant démonté, nous levons le camp.

J'aime dormir à la belle étoile, pelotonné dans un repli de la toile que nos quarante bras ont roulée, hissée sur le plateau de la remorque, qu'à l'aurore nous attellerons.

J'aime, qui flotte dans l'air frais de la campagne, l'odeur de gas-oil qu'exhalent les pots d'échappement des camions dont les moteurs, au ralenti, ronronnent, en attendant que la somme des convois soit prête à s'ébranler.

J'aime ce chemineau, en route depuis la dernière heure de la nuit, qui foule le rond de sciure, trace de notre séjour, s'approche laver son large mouchoir blanc à la bouche d'eau, avant que nous la refermions.

J'aime, au lever du soleil, boire brûlant le café sucré d'Olga, en scrutant un paysage neuf, pendant que notre chef monteur calcule avec sa corde à nœuds l'emplacement des mâts, de sa craie marque la boucle d'où s'élanceront les corniches.

J'aime que dure l'intervalle où, dans l'éclat des guirlandes qui ourlent de leurs

multicolores le barnum de l'entrée, sous les accents martiaux de la bande enregistrée, tandis que la nuit tombe, nous guettons l'apparition des spectateurs, avec en mon for intérieur le souhait secret qu'ils n'affluent pas en nombre suffisant à ce que s'accomplisse la représentation car, plus que ce qui se construit, me séduit ce qui se défait.

J'aime votre présence, Lamiel, Harlow, papa Boulba, qui irradie. Là où vous êtes, est le centre du monde. Elle donne au temps de ma vie passé avec vous une légitimité, une force historique, grâce à quoi je puis me penser sous les auspices du *dharsan* hindou, soit : dans l'axe du regard de Dieu.

J'aime les mois d'hiver, le temps mis en jachère, dont nous égrenons les heures dans le cocon de la remise, à la frontière des champs et des avancées extrêmes de la ville, les journées entre les caravanes, à l'abri sous les hangars, et la baraque en planches, au sol surélevé, où nous esquissons, à la chaleur du poêle, l'itinéraire de la future tournée, là mise en scène du nouveau spectacle.

Au cirque j'avais trouvé un milieu où je m'épanouissais, or voilà que cet équilibre se

modifie. Sans rien à professer dans les écoles, ni ailleurs, peu captivé par les masses enfantines, je dois à présent inventer ma propre voie.

Dans son rai de clarté le dharshan puisse-t-il la guider ! appelle de ses vœux papa Boulba.

Bénéficiez, tant qu'elle vous sera favorable, d'une vision historique, verticale, de votre vie, il me recommande, ainsi que se la représentent les enfants, fondés à lui attribuer, car l'avenir est devant eux, une destinée, prompts à interpréter rencontres ou péripéties qui leur échoient comme un signe de la Providence et non une expression du hasard.

Que vous amènent à réviser votre credo les aléas de l'expérience vécue, comme il en est de Roger Vailland, dont s'effondre la croyance à sa lecture du *Rapport Khrouchtchev*, soyez libre de déclarer avec lui : « Je suis désintéressé », et d'agréer une vision géographique, littéralement horizontale dans le cas de Vailland, qui se convertit au libertinage, de votre existence.

★

Sur la nationale 7, avant qu'ils abordent le périphérique et soient conduits, de l'autre côté de la capitale, à l'entrée de l'autoroute qui les propulsera vers plus de brume et de pluie, les convois se garent, je me sépare du cirque. (caulottes)

Ion, à qui j'ai dévolu ma dignité de Monsieur Loyal et mon passeport, à opérer parmi les chères têtes blondes il n'a pas mes préventions, a jeté son froc aux orties. Il me charge d'une lettre, sans nom de destinataire, à remettre aux bons soins d'une personne de confiance, qui habite les parages, épaulera mon périple.

Jamais je ne reverrai mes compagnons car nous n'avons, loué soit Dieu, pas d'adresse à échanger, ne vivons notre amitié que dans l'instant, comme à l'ère bénie où « la poste n'existait pas et où les hommes, une fois qu'ils s'étaient perdus de vue, se croyaient morts et, en effet, disparaissaient dans la nature. »

J'enfonce sur mon crâne mon chapeau de pluie, à géométrie variable. Jadis enduit

d'une huile qui le rendait imperméable, et rigide, depuis que par inadvertance passé dans une machine à laver il se rabat sur mes oreilles ou mes yeux au moindre zéphyr.

[fine laine] descriptive x merveilleuse  
instances base

Tout habillé sauf les chaussures ; la fermeture Éclair de mon anorak remontée jusqu'au menton ; vissé sur ma tête mon chapeau de pluie, qui fait office de chapka ; emmitouflé dans l'épaisseur de mon sac de couchage, sur quoi j'ai amassé couvertures et courtepoin<sup>tes</sup> qu'il m'a dénichées ; sous les stalactites qui pendent de la charpente allongé sur la vaste table de bois qu'il utilise pour sa kermesse, bancale sur la dalle de béton qui réverbère et décuple le froid, autrefois meuble du réfectoire d'un orphelinat de jeunes filles, présentement radeau qui dérive au faîte d'une mer de jouets en transit, déposés par des familles aux greniers engorgés : peluches, trottinettes, châteaux forts, bazar hétéroclite qu'à l'approche de Noël, au volant de son Estafette, béret infléchi sur

l'oreille, sourcil buissonnant, œil bleu, perçant, il s'en va partir, sur les terrains ou les places, à des parents moins pourvus ; me réveillant d'une exemplaire nuit, où j'ai dormi d'un trait ; sous la chape de leurs paupières, aux bords que scellent des cristaux de givre, mes globes oculaires sondant les points cardinaux ; capteur de la température au milieu du hangar de ciment où je gîte, mon nez partisan de ne pas bouger, je discerne, en provenance du local attenant, où il demeure, on y descend par trois marches, le bruit de la chaise qu'il écarte ; j'épie le grincement de la porte d'entrée, qui chante sur ses gonds ; je guette la toux du moteur qu'il met en marche ; j'entends le bruissement des pneus qui impriment doucement leurs stries dans la neige vierge.

Assuré qu'il est bien, comme chaque matin avant l'aurore, en route vers la prison, je m'extirpe de ma litière, frotte mes yeux, saute à bas de mon palanquin, chausse lunettes et brodequins, passe dans la cuisine, ramasse la tasse de café qu'il a bu en lisant son unique livre.

Transi par l'humidité glaciale qui règne en ce cul-de-basse-fosse que n'aère nulle fenêtre, seul asile que sa hiérarchie lui propose, ébloui par l'éclat brutal de l'ampoule nue, j'use, en conjecturant la mine qu'il ferait, trois allumettes neuves avant de réussir à allumer sous ma casserole d'eau.

« Que flambe un gaz, de front devez-vous en mobiliser un second ne craquez pas une nouvelle allumette, choisissez une des usagées que je gare dans cette boîte, attrapez-la par son bout brûlé, enflammez l'extrémité intacte au premier foyer. »

Rien à me fourrer sous la dent pour accompagner mon café d'orge, sans sucre.

« Familles qui heurtez à mon huis, nul verrou ne clôt ma porte, que je me tienne ou non céans entrez, ouvrez placards, armoires, déménagez ce qui vous est nécessaire, hormis que tiroirs, étagères, sont radicalement vides. »

Pas de robinet d'eau chaude, enfant sa génération casse la glace pour se laver. Sur le feu, luxe dispendieux, une deuxième casserole, où j'accommode le blaireau qui amollira ma barbe. Dieu merci le déjeuner



est garanti, quand il en aura fini avec ses détenus il m'emmènera dans sa tournée, les caravanes se disputeront l'honneur de le recevoir à leur table, ce soir de retour dans notre aire nous serons incapables d'avaler quoi que ce soit.

Nous engloutit, se précipitant sous terre, s'envolant au-dessus d'autres voies, le grand huit des rocades, pénétrantes, bretelles qui ballottent notre fourgonnette comme un paquet, hors des zones habitées érigent un territoire à part, dont les boucles brouillent mon sens de l'orientation, d'où nous nous extrayons soudain pour regagner l'univers familier des maisons, trottoirs et passages dits cloutés, aboutir, à la fin d'une rue montante, flanquée de coquets pavillons, je ne saurais pas mieux la localiser que si j'y avais été amené les yeux bandés, à un terre-plein enfoui sous la blancheur de la neige.

Délimitent l'emplacement huit ou neuf caravanes, fenêtres ouvertes par où s'épanchent d'amples édredons rouge cerise, jaune indien. Esquichés comme des morceaux de sucre, intriqués tels des dominos, debout ou

pour  
avoir  
la dalle

sur le flanc, sous un préau des parallélépi-  
pèdes rectangles : Frigidaire, lave-linge,  
lave-vaisselle, forgent une montagne d'un  
blanc brillant, dont la masse étourdit ; des  
tambours tournent, s'affairent des hommes  
à changer des courroies, plonger, accroupis,  
des clefs au cœur des moteurs. Une  
éminence de terre, en friche, qui semble sur  
ses hauteurs se prolonger en plateau,  
défend l'endroit du vent, le serre en l'un de  
ses replis.

L'hiver ils récupèrent, réparent de l'élec-  
troménager, qu'ils vendent sur les marchés  
de la région, à partir du mois de mai lèvent  
l'ancre, ces travailleurs nous expliquent. Des  
cousins, dispersés ici ou là ; des pèlerinages  
qu'ils fréquentent, à Paray-le-Monial,  
Lisieux, escale s'ils vont en villégiature au  
bord de la mer ; les sépultures de leurs  
défunts, qu'ils visitent, gouvernent leur  
itinéraire. En chemin ils colportent, sur les  
foires, des toiles cirées, de la fripe, dans les  
dates de la rentrée scolaire rallient leur base.

La mairie parle de recouvrir le terrain, ils  
s'y sont installés il y aura trois décennies en  
février, petit à petit l'ont aménagé, un

gravier blanc, la neige le masque, préserve de  
la boue, depuis les origines Talène conserve  
les factures, d'eau et d'électricité, ponctuel-  
lement payées, cette imposante liasse fonde  
leur droit à rester là, estime-t-elle. De  
bonnes relations les lient au voisinage, ne  
pratiquent l'impasse que les voitures des  
riverains, au pas ; sans danger les jeux des  
enfants peuvent y déborder.

Si vous aspiriez à une vie bourgeoise, à ce  
florissant et quiet arbre familial vous greffer<sup>2</sup>  
serait simple, prône mon amphitryon, que<sup>1</sup>  
je suspecte caresser l'idée de se délester de  
moi. Une sommaire initiation technique me  
rendrait utile à la tribu, qui m'assimilerait  
en m'unissant selon la coutume à l'une de  
ses filles.

Bien que je suis un furieux zéléateur du  
mariage arrangé, lequel évite de s'illu-  
sionner sur son libre arbitre et de verser des  
larmes de crocodile, si ça ne marche pas,  
devant la faillite d'une imaginaire sagacité,  
poliment je décline cet alléchant  
programme, que de si saines assises ne lais-  
sent pas de colorer d'un imperceptible  
ennui.

des voyages  
discriminés  
pourqu'ils  
parcourent d'après

étroit-  
porte  
série  
moyenne  
coulée

verbes  
à la fin

parapente

de l'arbre  
de l'arbre  
de l'arbre  
de l'arbre

realtà  
cousign  
voluta  
quale appa  
personaggi  
della O  
con l'ave  
effile  
televisivo  
pura  
l'altro  
tra

Si vous refusez le principe de castration, qui nous exhorte, s'agisse-t-il du choix d'un métier, d'une épouse, ou d'une maison, au gain d'une seule, à renoncer aux multiples voies qui s'ouvrent à nous, me tance mon Mentor ; que s'obstine votre goût provisoire, entrave à conduire un projet sur une longue durée, vous ne commencerez jamais à rien construire, et vous retrouverez à quarante ans sans aveu, ni feu, ni lieu, autrement dit : sans travail, ni famille, ni maison, mis au ban de la société pour n'avoir honoré aucun de ces trois mots d'ordre, auxquels elle exige, en faveur de sa propre construction, que se soumettent ses membres.

Sauf votre respect, le contredis-je, pourquoi prématurément m'édicterais-je des étapes que le temps, quand il s'est enfui, suscite naturellement dans nos vies ? Garant de ma liberté provisoire, tant que je n'ai pas atteint l'âge canonique, à l'infini j'aimerais le différer, où ma jeunesse ne me paraîtra plus un présent perpétuel.

Un nouveau matin d'hiver l'Estafette nous emporte, par autant de méandres autoroutiers, qui ne me concèdent pas de plus nettes clartés sur la direction adoptée, à l'entrée d'un chemin en légère côte, contigu à une voie ferrée. À deux ou trois maisons succèdent ronceraies, buissons d'orties, bungalows et jardins en broussaille qu'on devine derrière des palissades en bois. Au fur et à mesure que nous avançons se creusent des ravines plus profondes, nous enlise une boue plus épaisse, qui nous cloue devant une dizaine d'enfants, les vêt un bout de robe, une chemise flottant sur un pantalon, qui s'activent à échafauder une cabane avec des pneus.

À travers les flammes d'un brasier où se calcinent oripeaux, cartons, bouteilles de plastique, dont les volutes de fumée lui

meccolo?

lèchent et noircissent le visage, dans l'espoir de la ranimer une petite fille berce le corps inerte d'une poulette qu'elle a trouvée gelée au détour d'un fossé, raconte sa maman, à notre approche venue sur le pas de sa porte.

Comme je me penche vers l'enfant pour m'enquérir du succès de son entreprise, sa mère m'apprend qu'elle s'appelle Swalma, Hirondelle, de son vrai nom, mais ne me répondra pas car elle a cessé de parler après que son père eut été décédé.

L'œil rivé au sol des poules baguenaudent, progressent dans un mouvement décomposé de jouet mécanique, le cou se hausse, l'ergot se dresse, le tout, un instant, se maintient en suspens, avant que retombe la patte, se projette la tête. Qui réserve un temps d'arrêt entre chacune de ses propulsions, comme s'il s'exerçait à jouer à « un, deux, trois, soleil! », un coq gravit un marchepied, va s'inviter au logis, le lancer bien ajusté d'une savate l'envoie valdinguer.

La semaine passée les gendarmes les visitent, ordonnent que le contenu des caravanes soit intégralement vidé au-dehors, dans la boue, au milieu du capharnaüm ils

avisent, juxtaposés, deux circuits 24, si vous en possédez deux c'est que vous les avez volés dans un stock, détrompez-vous, Fanny riposte, je les avon achetés au supermarché, ça m'a coûté cent mille francs. Cent mille francs ? Vous pouvez pas vous exprimer en euros ? En euros ? Nous on compton encore en anciens francs... Montrez-nous le ticket de caisse. Si vous croyez que je l'avon gardé... Pourquoi deux ? C'est pas catholique ! Mais j'ai des jumeaux, tenez les voilà en face de vous, onze et onze ans, peut-être eux aussi ils venon d'un stock, les circuits c'était leur surprise pour Noël !

Les caravanes ne sont plus en état d'être tractées, n'importe comment ils n'ont plus la velléité de bouger, dix ans en arrière ils résident cent mètres plus bas, au départ d'une allée menant à une scierie qui a fermé, le propriétaire, un vieil homme qui vit sur place, les laisse en paix, suite à sa disparition la fabrique se dégrade, son toit se rompt, la foudre l'incendie, un été la commune profite qu'ils sont partis en vacances pour déverser sur leurs marques des bennes de terre.

*mort*  
Comme nous déplacer nous est dorénavant interdit, plaisantent-ils à demi, la mort saura où nous pêcher.

À leurs paroles je me rappelle un film, où une malédiction vengeresse condamne plusieurs personnages ayant perpétré de concert je ne sais quel forfait, à périr à une date identique, et par un procédé violent. Les fugitifs se séparent et s'égaillent sur les cinq continents pour mieux abuser le Destin. Mais au jour dit, en Chine ou en Hongrie, au Honduras ou au Chili, crève le ciel, leur fond dessus, les ravit tour à tour une semblable tornade, simultanément que ses proies se font, dans la réalité, broyer sous un train, poignarder dans une rixe, déchirer par un fauve.

Ne pas me fixer dans l'espace afin de couper à la course du temps, je l'entrevois, tel est le mirage que je goûtais au cirque, avec en toile de fond ce fantôme, le partagent ces enfants du voyage qui, changés en statues, en esprit poursuivraient leur route, que notre mort, châtement de notre péché originel, perde notre piste.

Si je ne me méfiais de mon empathie,

(1878-1919) *peix, un dieu de mer, Alucopé et orléans*

effet de la projection de mes désirs, en cela cause virtuelle de méprise ; si n'était plus illusoire penser m'intégrer à leur lignée que vaine la lubie qui saisirait un cheval de s'unir à une harde de cervidés ; si je ne me voulais exote, au sens de Victor Segalen, c'est-à-dire si je ne préférais, à comprendre et faire miennes des mœurs ou une pensée qui me sont étrangères, discerner et déguster la distance qui me sépare d'autrui, percevoir ce qui le différencie radicalement de moi, et me demeure impénétrable, en sorte que perdure mon plaisir à savourer le Divers ; à leur clan, j'en conviens, je pourrais m'incorporer, car dans le dénuement je me sentirais en harmonie avec le monde, outre que ne m'est pas inconnu le dédain qu'ils affichent vis-à-vis d'une époque à tout le moins qui les rattrape, si elle ne les a déjà dépassés.

Ils arrivent en cette contrée voici trente-cinq années, c'est alors la pleine campagne, la deuxième voie ferrée, qui les frôle dans le dos, n'est pas tracée, le village voisin n'a qu'une seule épicerie, on y va à vélo chercher la bouteille de gaz, les familles de

Fanny, Séphora, Joseph, lorsqu'ils sont enfants, vivent sur le même mode, plus proche de Paris, non loin d'un bidonville qui héberge près de mille Yougoslaves, que les forces de l'ordre expulsent. Les bulldozers renversent les masures, attardée à l'intérieur d'une cahute une fillette est écrasée, les pelles des engins déterrent des cadavres parce que les Yougoslaves ont inhumé leurs morts dans l'enceinte du campement.

Quand d'un coup de volant mon conducteur rentre dans le décor, par un accès qui s'offre à la vue mais ne se remarque pas se glisse dans un de ces espaces dérobés que l'urbanisme, effervescent à deux cents mètres de là, a laissés pour compte, je traverse le miroir.

Ainsi à ce rond-point où force panneaux d'orientation balisent l'ensemble des routes engendrées, excepté une, large d'une seule voie, devant laquelle la noria des véhicules gravite sans broncher, qui file en oblique entre deux collines plantées de gazon, débouche sur un deuxième rond-point, de moindre importance, invisible depuis le principal, enclavé au milieu des tertres herbagers, muni d'un unique dégagement, non goudronné, où louvoie l'Estafette pour

esquiver les mares d'eau qui noient les nids-de-poule.

À droite et à gauche, qui bénéficient ou pas d'une dalle en ciment sur quoi mieux se soutenir, voire d'une manière de cour que circonscrivent des treillages de jardin en plastique vert, et qu'agrémentent des plantations dans des bacs, s'échelonnent des caravanes, un wagon reposant sur son boggie, des baraques aux parois de tôle ondulée, adossées au coteau qui ceinture la cuvette et supporte les pylônes d'une ligne à très haute tension, dont les fils strient le ciel.

Un voyageur, qui a garé son convoi au fond du terrain, et n'a pas l'intention de s'éterniser au-delà de trois ou quatre jours, nous expose avoir vendu sa maison, dont il ne parvenait plus à payer les traites, pour adopter un style de vie itinérant. Selon ce prosélyte, serait sur le point de se concrétiser ce qui constituerait le pire cauchemar de la société : un nombre exponentiel de sédentaires embrasserait cette nouvelle philosophie, à l'instar des populations devenues nomades pour fuir les exactions que

commet la soldatesque au cours de la guerre de Trente ans, face à la cherté débridée des loyers, le prix ascensionnel du mètre carré, quitterait les immeubles, se jetterait sur les routes.

Sans lien de parenté entre elles, les familles implantées dans ce cul-de-sac, qui attendent, en situation de transit, une solution de rechange, se suppléent à un rythme lent. Un départ permet aux plus récemment affiliées de progresser, d'un degré, vers les places convoitées du début, où trône le mobile home de Marguerite, dont la mère, jeune veuve maman de cinq enfants, riche de la promesse d'obtenir un des premiers logements que le gouvernement va s'employer à construire, est accueillie en cet asile provisoire juste après la guerre.

Il est question de moderniser le site, évoque notre doyenne, nécessite l'assise de son fessier deux sièges mis côte à côte, je ne suis plus déménageable sans ma caravane, dit-elle, la porte est à présent trop petite : serait budgétisée l'érection d'une couronne de réverbères, à lumière blanche comme sur les stades, de la nuit ne s'éteindront,

parachèvera ce plan le branchement, à l'entrée, de caméras vidéo, qui filmeront les allées et venues.

Dans la longueur du mobile home à demi encastrée, par-derrière, sous la colline, s'ouvre une galerie piochée en pleine terre, qui dessert, à dextre et senestre, ventilées de cheminées d'aération, lesquelles, tel un périscope la surface de l'eau, joignent le green, deux chambres d'enfants, dont les fenêtres, à glissière, sont celles de la maison mobile et confèrent, tirées, au bambin qui folâtre à l'intérieur l'allure d'un poisson rouge évoluant dans son bocal.

Car au-dessus verdoie, que je grimpe apprécier pendant que mon cicérone s'adonne à l'inventaire des poupons à ondoyer, des gosses en âge de « communion », c'est le mot de Marguerite, l'irréprochable pelouse d'un golf à dix-huit et quelques trous, qui majestueusement s'étend jusque vers l'horizon, paisiblement expire sur la rive d'un lac.

Vouée au divertissement, cette aire si luxueuse, si calme, si soignée, prophétise la voix de mon chaperon, au souffle tout d'un

*conhadd  
poff - 20/20*

coup sur moi, a dû être conçue exprès limitrophe du campement pour mieux mettre en valeur, tel un diamant à la cime d'un monceau d'immondices, ce trou sordide, à la lettre vallée de larmes, où sublime rutile, de la condition humaine, la vivante image, fidèle à la vision que Job, accablé sous les épreuves auxquelles Dieu l'astreint, nous en a révélée et léguée.

Comme pour apporter de l'eau à son moulin, la pluie perce les nuages. Par pans de voiles, que poussent des bouffées de vent, elle cingle le plateau, par trombes s'enfourne dans l'entonnoir de la cuvette. Le gazon boit l'averse avec avidité, se raidit, vivifié, entre les bourrasques. Au creux de la fosse débordent, inondent le semblant de chemin les mares, l'eau serpente au pied des gîtes de hasard, que baignent, grossis en coulées de boue, les ruisseaux qui drainent la terre du coteau.

Comme nous nous replions je conteste l'amalgame du malheur de Job avec la vérité de notre condition, idée digne de Sade, pour qui les larmes de la souffrance ne mentent pas, au contraire des cris du



plaisir, aisés à simuler, je proteste que la pauvreté, objet qui relève du registre du comique dès que nous y lisons une métaphore de la misère humaine, m'attire car elle s'allie, dans ma mystique, à l'innocence, à la légèreté, au bonheur, en retour m'accuse mon casuiste d'avoir trop lu les *Petites Fleurs* de saint François.

Élucubrations de chrétiens mon interprétation et la vôtre ! in fine il nous départage.

Au moment où nous prenons congé nous intercepte un homme, ayant au bruit du moteur de notre camionnette surgi d'une caravane adjacente, un poste de télévision dans les bras, du moins qu'il a acheté pour tel, qui s'est avéré n'être qu'un moniteur, idoïne à déchiffrer une cassette vidéo mais inapte à recevoir les chaînes, n'en ayant pas l'usage il nous le confie, à charge que nous l'allouions à qui en aura besoin.

L'appareil embarqué, notre équipage à nouveau en partance, une femme, qui ne s'est pas montrée durant notre visite, le buste enveloppé d'un châle, les cheveux plaqués sur le visage par la pluie, heurte de son alliance au carreau côté chauffeur, à

icelui sans un mot elle remet une lettre, vierge d'adresse, qu'il escamote sans sourciller sous les épaisseurs de ses chandails.

Sur le pourtour du rond-point caché, où nous nous engageons en direction de la sortie, a pris position un cordon de C.R.S., dont les membres, flegmatiques, en faction à intervalles réguliers, mains derrière le dos, nous suivent du regard.

Je dois demander à mon ami Hans-Walter, marmonne dans sa barbe mon nocher, de me bricoler une église que je puisse trimballer dans le coffre de ma Caravelle et gonfler n'importe où, par exemple sur le mamelon de ce tourniquet, afin que nos sacrements soient prodigués dans la maison du Seigneur, non plus en plein vent, sur un bout défoncé de parking.

Le champ de notre ministère n'omet pas les Hongrois, qui ont pris leurs quartiers à l'ombre tutélaire d'un viaduc autoroutier, lequel, depuis les collines qui dominent la vallée creusée par le fleuve, en deux foulées s'élançe dans le ciel de la Seine, dont il joint d'un bond les rives.

Sur l'aire de la culée du vieux pont, détruit, bastion carré dont la margelle extrême surplombe les flots, cantonne l'avant-garde : judicieusement s'accolent aux trois côtés, haussés de parapets, de la terrasse, en son quatrième elle ouvre de plain-pied sur l'ancien chemin de halage, où affleure, jaune, l'argile plastique, trois caravanes, probablement déjà décrépites avant qu'elles ne traversent l'Europe.

Leurs habitants vivent sous le regard, qui depuis la voie ferrée, dont le sillon est paral-

lèle au fil de l'eau et au chemin, les découvre et deux à trois secondes les fixe, des voyageurs qui ne peuvent s'arrêter et ne reviendront pas en arrière mais, à raison d'un aller-retour quotidien, seraient en mesure de pénétrer, s'ils en étaient curieux, une part de leur intimité.

Qui enjambent le fossé où glissent les rames et un boulevard qui les longe, deux piliers portent au seuil du plateau l'autoroute, dont la trajectoire, à l'issue du survol de la Seine, amorce un virage.

Imbriquées dans des baraquements de planches et de tôles qui, les étayant et s'appuyant sur elles, en sursoyant qu'elles tombent en poussière les ancrent à la glèbe, des caravanes moribondes, troquées leurs roues contre des socles de parpaings, les jointures vertes de moisi, profilent, elle épouse l'inclinaison du terrain, décalque l'inflexion de l'artère aérienne, une rue qui hésite entre restituer un bivouac de pionniers du Far West et reconstituer une venelle d'un ghetto de ville polonaise au dix-neuvième siècle.

Sur l'espèce d'agora ménagée à l'entrée, assis autour d'un tonneau renversé deux

joueurs s'affrontent dans une partie de tric-trac, assistés d'un cercle fluctuant de spectateurs masculins qui scrutent, debout, le jeu, disputent en aparté d'une affaire privée, consultent et s'échangent des téléphones portables, s'écartent ou s'agrègent, jettent en passant un œil par-dessus les épaules.

Plus loin, tandis qu'un acolyte, affecté au volant, enfonce l'accélérateur, secondé d'un aréopage de conseillers un expert, sous la poussée du ventre distendue à craquer sa chemise en Nylon bâille sur un poitrail poilu où s'emberlificotent chaîne en or et griffe de tigre en pendentif, s'absorbe sous le capot béant d'une voiture aux pneus arrière crevés, à l'aile démantibulée, aux châssis et bas des portières dentelés de rouille.

De foyer en foyer nous montons la pente, zigzaguons d'un café sucré l'autre. Ici ou ailleurs des cartons calfeutrent l'intérieur des murs en bois, tapissent le sol meuble. La nuit étalés sur des caisses qui le matin s'empilent, amoncelés les matelas se transforment en banquettes, chamarrées de couvertures bariolées. Aux yeux indigo, d'un éclat singulier, au milieu de la fratrie

une sœur incline la tête sur l'épaule d'un frère, ils ont la tranquille insouciance de l'âge, quinze et seize ans, où les chances que réserve la fortune sont à portée de main. Au sein de la mère tête son dernier-né. Ils ne parlent pas le français, mais un peu l'italien, pour avoir franchi le Piémont, séjourné à Turin.

Mon compère essaie de savoir quelle est leur religion, eux tentent de deviner s'il les souhaiterait catholiques, communistes ou orthodoxes.

À l'âge d'or où même les cheveux de nos têtes étaient tous comptés, ainsi que témoignent les évangélistes Luc et Matthieu, notre vie, qui se déroulait sous le regard de Dieu, avait un sens, que je qualifierais d'historique, puisqu'elle tendait à un accomplissement, prêche en catalan, qu'au cénacle traduit un cousin de passage, qui se livre au commerce de voitures avec Barcelone, mon compagnon de route, que le Saint-Esprit inspire.

Mais Jean-Paul, seize années avant que, à l'entrée des troupes françaises dans Iena, Hegel ne l'imite, annonce :

« Le Ciel est vide  
Pleurez ! Enfants, vous n'avez plus de  
père. »

Dès lors que le nombre de nos cheveux  
ne compte plus pour personne, nous  
n'avons plus de destinée, le fil de nos jours  
est la proie du chaos.

La mort de Dieu promulguée signifiant  
la fin de l'Histoire, inquiet de sauvegarder  
une vision historique de notre vie, à  
laquelle renoncer nous désoriente et nous  
effraie, Marx tâche de substituer à la fin  
dernière qu'est le salut de notre âme le  
concept de société sans classe ; aux voies  
vers la perfection, la notion de sens de  
l'Histoire ; au point focal que figure le  
jugement dernier, la dictature du proléta-  
riat.

Hélas ! privée de la dimension de la trans-  
cendance, au moyen de quoi l'Église dans  
l'au-delà et non dans le futur, lequel finit  
par être le présent, de ses chimères a la  
prudence de programmer la matérialisation,  
fait long feu l'ambition marxiste.

Chrétiens ou communistes, s'ouvrent ses  
bras en un geste œcuménique, de notre

passage ici-bas égale est donc l'appréhen-  
sion...

« ... Verticale », enchéris-je in petto en me  
souvenant des lectures de papa Boulba.

Plus séduisantes que sa précédente  
harangue sur le thème « Travail, Famille,  
Maison », de pareilles spéculations requé-  
rant nonobstant un minimum de recul, je  
sors me dégourdir les jambes.

Devant les portes ballantes des bicoques  
ou des maisons qui ne rouleront plus, leurs  
occupants les désertent la journée, des  
hommes, vieux, se rendent le service réci-  
proque de se couper les cheveux ; des  
femmes, elles ont le superbe maintien des  
femmes de la Commune, bercent des bébés  
en déambulant, causent entre voisines ; gros  
comme un jeune chat, un rat, cloche sa  
patte arrière gauche, vaque à sa besogne ;  
des enfants mettent à profit la rampe : dans  
les cris la dégringolent, cramponnées à une  
taille, à un avant-bras, les filles, assemblées  
sur un vaste carton, troué d'une ficelle, que  
tractent les garçons.

Le sol est de limon, propre à se déliter  
sous l'action de l'écoulement des pluies et

de la multiplication des pas, qui dénudent les pierres. Si nous levons la tête nous apercevons, aux carreaux des véhicules qui sans discontinuer affluent en direction du fleuve, les visages des passagers, brièvement penchés, perplexes, qui préfèrent bientôt, si un embouteillage vient à les immobiliser en cette déroutante compagnie, un brin empruntés, détailler les nuages.

Coiffée à la garçonne, en jupe longue et chaussures plates, une dame, de belle corpulence, s'applique à photographier, outre les personnes, dont elle semble être une familière, qui conversent avec elle pendant qu'elle œuvre, l'extérieur des constructions composites qui les abritent.

Revêtent des allures de faubourg les hauteurs de ce village, où se dissipent les cahutes, s'espacent les caravanes, que des bottes de paille noircie, alignées entre les essieux, sont censées isoler du froid et de l'humidité. Apparaissent, havres impromptus des derniers arrivants, des morceaux de bâches, arrimés à un piquet, ébauches de tentes disséminées sur une surface qui s'élargit, balayée des effluves de l'oxyde de

carbone, et que couvre en partie le tablier, bas maintenant, du pont, parapluie naturel qui vibre sous les roues des poids lourds.

Suspendus ces confins au-dessus d'une avenue, où l'on accède par un escabeau de cuisine, adjoint au mur de soutènement, dont j'aide à gravir les degrés, d'un équilibre précaire, une ménagère au panier chargé d'emplettes.

Reprend la théorie de papa Boulba là où il l'avait laissée l'hypothèse de mon pêcheur d'hommes, en revenant sur mes pas suis-je le cours résurgent de ma songerie. Si je les conjugue, la mort de Dieu libère le roman de l'intrigue.

Que le roman, je m'exalte, deux siècles après qu'elle a retenti, réagisse à la mort de Dieu, qui nous empêche d'adhérer davantage à une version historique, verticale, de nos vies, qu'il soit, grâce à une structure horizontale, géographique, un miroir plus véridique promené au long de notre chemin !

Sous réserve, je l'admets, que nous désirons, lectrice ou lecteur, nous évader de la réalité, nous identifier à des destins qui se consomment dans l'espace du roman, justi-

fient d'une course verticale, historique, laquelle faillit à notre existence, où déburent quantité d'épisodes, qui ne légitiment pas, ne connaissant ni développement ni épilogue, qu'ils aient commencé.

Ma sculpturale photographe, au terme de mon écart retrouvée, est en train de saisir un pan de cabane que je ne distinguerais pas spécialement si elle ne s'y attachait, m'amenant, mon intérêt éveillé par le sien, à le considérer.

Double une paroi de planches clouées à la verticale une garniture de lattes fixées à l'horizontale, que protègent du vent et de la pluie des fonds, circulaires, de fûts en ferraille, chevauchés de plaques de métal parfois grêlées de petits trous qui décrivent en pointillé un losange, tel un vantail de trappe de cave. Au fort de cette bigarrure, un manque crée une embrasure, qui dévoile, en arrière-plan, comme si le refuge n'était qu'un décor de théâtre, un fragment de paysage, que surmonte un bout de ciel blanc, lequel plus haut resurgit, au bénéfice du cœur découpé d'un rond de baril, ou d'un hiatus entre deux planches.

À cet agrégat s'adossent, à la base, des tôles en Fibrociment, un tronçon de tuyauterie en plomb, des pièces de grillage ; s'accroche, perdue au sommet de la cloison déclive, une tôle ondulée, déchiquetée, qui dépasse la crête du toit, l'arête de la façade.

Comme je cherche à percevoir, au-delà de ces éléments épars, accumulés, ce qui retient la photographe, à ces formes géométriques, superposées, emboîtées, se substitue une vue d'ensemble ; de ces reliefs lamellés, réticulés, où joue la lumière, naît à mon entendement un tableau de peinture abstraite.

« L'objectif est un œil mieux fait que l'œil, m'interpelle cette artiste en souriant. Il mérite de voir le monde mieux fait que le monde, ou autrement fait, ce qui est déjà très bien. »

« Germaine Krull », décline-t-elle en me tendant la main, comme entre jeunes garçons. Une enquête pour un journal lui est prétexte à conduire un travail personnel.

« Le photographe est un témoin, dit-elle. Le témoin de son époque. Le vrai photo-

graphe c'est ce témoin de tous les jours, c'est le reporter.

» Qu'il ne tienne pas toujours son œil à un mètre cinquante du sol, c'est naturel. Mais qu'il pense toujours au sol, au sol d'aujourd'hui, de ce jeudi matin, ou de ce jour si beau qu'on néglige de s'informer du nom qu'il porte par hasard. »

Elle contemple les environs, la ville à proximité, qui perdure, sous une désignation nouvelle, juste après le viaduc ; le fleuve, qui charrie sous un même étendard des eaux mêlées.

« Le monde, rêve-t-elle tout haut. Le monde de l'époque. Et l'homme, qui n'est qu'un objet mobile de plus dans le monde, et dans l'époque.

» Et l'homme, moralement identique à travers le temps. »

Depuis plusieurs places, où successivement elles ont stationné, elle fréquente ces familles, qui ont émigré en ordre dispersé, peu à peu se regroupent.

Elle en a fini pour l'heure et propose, puisque ma présence par ici présage un attrait pour ce qui est à la lisière, que nous

allions de conserve en un lieu qui risque de me plaire, où elle va tirer le portrait de personnages de premier plan.

Offrant ainsi moins de prise au vent qui s'engouffre à la faveur de la dépression ; d'un volume et d'une facture capables de receler une locomotive à vapeur, le hall est orienté dans le sens du cours du fleuve. Une voie les sépare, qui n'appartient pas assez à la campagne pour s'appeler une route, est trop extérieure à la ville pour être qualifiée d'avenue.

À ses angles, en frise à son fronton, en auréole qui ourle l'ogive des hautes baies qui l'éclairent, des travées de briques rouge orangé, se présentant sur leur tranche, égaient l'austérité de ses murs, édifiés de larges pierres grises, pentagonales, à l'image des écailles de la carapace de la tortue palustre, légèrement proéminentes en leur centre.

Ses portes monumentales, en verre dépoli

et acier, regardent le confluent de la Marne et de la Seine.

Que soustrait aux rafales un rideau de peupliers qui faseyent et bruit, un jardin en friche, à leur guise y prospèrent les églantiers, s'y épanouissent d'opulentes pivoines roses, lèche de ses herbes folles les marches du perron.

Au long de ses allées pavées, où la mousse, au fil des interstices entre les grès, tisse sa résille ; dans l'arôme des haies de buis qui grossissent et vous effleurent, des femmes et des hommes vous accompagnent des yeux et du geste. Hiératiques, dans des attitudes abandonnées, nus, en habits d'autres siècles, leur point commun serait une blessure qui les afflige.

Chevelure défaite dans le dos, une femme va s'élaner vers son amant, mais sa tête, à la bouche entr'ouverte, est déposée à ses pieds. Soucieux de sauvegarder leur présence, le shako resté droit sur le crâne deux hussards, mi-accotés au voisin, mi-arc-boutés sur le sabre, devenu canne, pendu à leur flanc, vers le ciel, où se sont envolées les cavales qui les ont désarçonnés, à la



recherche d'un semblant d'équilibre tordent leur corps, que leur posture, buste projeté en avant, genoux remontés à la taille, bras tendus vers les rênes, handicapé.

« Le Pilleur d'épaves », titre, à son cou attachée comme s'il avait été condamné à arborer l'énoncé de son infamie, une pancarte vermoulue à l'écriture à peu près effacée, y a laissé ses bras ; ses épaules tronquées encadrent une face mauvaise, que le châtiment de Dieu rend furieuse. La fraise au col, soutiens de l'introspection les doigts, qui d'un mouvement distrait lissent la joue, glissent vers la commissure des lèvres, Montaigne, assis dans la position déconseillée des jambes croisées, a perdu le pied qui se balançait, scié à hauteur de la cheville. « Montaigne j'ai pris ton pied », a tracé la main coupable sur le mollet orphelin.

L'orateur en revanche, sont gravés ses nom et qualité : « Thomas Paine, citoyen français », la paume droite levée, auriculaire et annulaire repliés comme s'il prêtait serment, est debout et entier, coulé dans de l'or telle sa parole, qui vous persuade :

« Quand les opinions sont libres, qu'il s'agisse de gouvernement ou de religion la vérité dans sa puissance finit par prévaloir. »

À l'ombre d'un saule un médecin, désarmé malgré son auguste barbe rectangulaire, touche le front d'un enfant que la fièvre emporte, à son chevet le visage de sa mère s'abîme dans les pleurs, ses cheveux relevés en chignon découvrent une nuque longue et fragile ; caressent mes doigts le mont que sous la peau diaphane dessine, entre les omoplates, la colonne vertébrale.

Près du muret, enseveli sous la vigne vierge, qui clôt le parc, sous des bâches déchirées, d'un bleu délavé, un alambic a terminé sa course, brisée en pleine gloire, à la merci de l'humidité le rouge de son cuivre a viré au vert-de-gris, sans que n'y manque une manette, un robinet. Sous sa roue, une couronne de galette des rois s'est perdue.

Sises au-delà nous surplombent, l'argent de leur robe étincelle au soleil, d'immenses cuves rondes. Illustré d'une photographie aérienne qui les révèle plus élevées et vastes que notre hall, un prospectus, desséché par

le temps, oublié au fond du lourd registre, immaculé, où nous pourrions consigner les événements, divulgue qu'elles se répartissent « cent mille mètres cubes d'essence, gazole et lubrifiants », alimentent en carburants le pays trente lieues à la ronde.

Cuivrées les échelles qui ceignent et gravissent, dans une arabesque de lierre, les pourtours, dorées les passerelles qui survolent, en une courbe paisible, les sommets, rouges les chiffres que les parois affichent : « 26315 », claironne le chef de famille ; « 23624 », certifie la maman ; « 12740 », assurent les frères aînés, jumeaux ; « 9430 », garantissent les sœurs jumelles, cadettes ; « 2631, 1827... », revendique la ribambelle des benjamins.

En le danger que représente notre mitoyenneté réside notre salut, car si, évalué monsieur Umberto, sous l'administration d'une autre préfecture nous expédierait l'explosion du stock ; nos murs pulvériserait son embrasement ; comme le souffle d'Hephaïstos dompte le fleuve Xanthe, qui ne prétend plus couler, de la Seine l'élan jugulerait le flux de cet or noir, que vien-

nent à déménager sous des cieux agrestes nos élégants baquets, à leur place illico, a fortiori à la nôtre puisque jouissant d'une vue exclusive sur le confluent, jetterait les bases des trois cents appartements du futur front de Marne et Seine la constructivité ambiante.

★

Campé, le dos droit comme un « i », sur une chaise boiteuse, avancée sur le pas de la porte, face aux flots d'où échappe une âcre odeur de soufre qui saisit à la gorge, cheveu de jais, corps sec, nez aquilin, dans les appels des mouettes monsieur Umberto prend le frais au faite des escaliers. En ce moment de détente il s'autorise à ouvrir sa veste sur une chemise blanche impeccablement repassée, une fine cravate noire, qu'il ne desserre pas.

Je ne le vois fumer, ou manger, ni feuilleter un journal. Parfois il branche, à notre disposition jouxte le registre, l'appareil de T.S.F., un Ducretet-Thomson à caisse en Bakélite. Enchâssée dans la toile

qui voile les haut-parleurs, chauffe, et brille d'un vert phosphorescent, la lampe témoin. Au cœur d'icelle s'évase et chatoie, quand le curseur touche la longueur d'onde optimale, un fuseau d'un vert plus tendre et flamboyant. Monte une musique de mots au sens énigmatique, nous ensorcelle la douceur de la langue russe, nous vivifie l'allégresse de l'italienne, nous baignent dans leur faisceau les signaux qu'envoie le monde.

Souvent nous ne tournons pas le bouton qui amplifie le son, nous contentons du déclic, qui de jaune illumine la lucarne où se rallient, à l'enseigne d'un diapason, des villes : Vancouver, Téhéran, Addis-Abeba, que compulse, comme si nous les tenions au creux de notre main, l'aiguille rouge.

Pliée en huit sous un des coins de la caisse en Bakélite pour la stabiliser, une feuille de journal, qui a jauni, laisse poindre une sorte de bande dessinée, qui raconte, en quatre vignettes, une aventure du professeur Nimbus, à la cime de son crâne son unique cheveu debout en point d'interrogation.

Le professeur Nimbus, sculpteur, se tient devant un haut cube de pierre. Au lieu de s'y attaquer aux marteau et burin, il noircit les cinq faces accessibles de figures géométriques et d'opérations arithmétiques, pour aboutir à la détermination d'un point, où il applique le biseau de son burin, qu'il plante d'un coup de marteau. Le bloc se désagrège, s'éboule cent fragments, dévoilant une magnifique et totalement achevée statue équestre.

Voilà le point focal dont parle papa Boulba ! me réjouis-je.

En solitaire qui ne suscite pas la conversation mais continue à haute voix, si on l'y invite, une méditation souterraine et constante, à ma première question, prudente, à propos de son histoire, monsieur Umberto se lance dans un intarissable soliloque sur son île, où la ferme familiale ne lui a pas permis de survivre. Pour nommer les siens il dit : le père, la mère, la femme, la fille.

Roi en exil, il gouverne un peuple divers, massé devant lui dans la profondeur du bâtiment : deux cents corps majestueux, plus grands que nature, qui me toisent, âmes trempées qui perpétuent, sans manquer, l'action, la pensée à laquelle elles se sont vouées.

Une mère montre patiemment à sa fille comment se glisse le fil dans le chas de l'aiguille. D'aplomb sur une pointe, et qui accomplit un grand écart, une ballerine, ses bras jetés en arrière qui enlacent, plus haut que sa tête, sa cheville, forme un arc où saillent ses seins, ses côtes, son pubis. La cuisse dans un pansement un soldat, appuyé au giron d'une déesse, allégorie de la Ville, fouille le fond de sa giberne, en quête des dernières cartouches qui défendront Paris.

Une pellicule noire comme la suie, résidu des poussières agglomérées par les années, donne à ces témoins de l'humanité l'air de sortir du puits de la mine, altère la blancheur de leur chair, d'où émane une senteur lourde, minérale.

Bottes de cavalier et fortes moustaches, les pans de son manteau ballant au vent, un offi-

cier supérieur hausse une main en visière pour mieux discerner les fluctuations de la bataille : « Gallieni », indiquent succinctement les pleins et déliés d'une encre pâlie, comme lavée par la pluie, sous la saleté d'une affichette grisâtre. Un pied qui frôle à peine le sol une Victoire ailée, aux traits marmoréens, enlève un jeune guerrier blessé.

Ceux-là n'ont pas un membre coupé, une moitié de visage défoncée, ni égaré les attributs de leur empire. Les a limogés, qui les avait intronisés au centre d'une place, au milieu d'un square, le goût public, capricieux.

Tiré par deux lions, les conduit, la taille à demi retournée, le visage bandé vers Elle, un porteur de flambeau, qui éclaire Son apothéose, aux rois des animaux prêtent main forte l'énergique Travail, ceint du tablier de cuir, le drapé de sa robe ramassé contre sa hanche, la vigoureuse Justice, s'ébranle le char de la République, sur un globe terrestre dressée en majesté, le bras étendu, paume ouverte, en un geste qui unifie et pacifie. Sur ses traces sème des fleurs une callipyge Abondance.

Telle une foule dont à compter du deuxième rang vous ne voyez que les têtes, sur les côtés des bustes en ordre serré se pressent, généraux satisfaits qui suent la défaite, Napoléons III dupliqués, Louis-Philippe renfrogné derrière des Mariannes à l'expression martiale, couronnées, conquérantes, de rameaux d'olivier, ou coiffées, triomphantes, du bonnet phrygien, puis au corsage délacé, un sourire qui leur naît aux lèvres, dans la plénitude de leur règne.

Jusqu'au déclin du jour monsieur Umberto et moi partageons un silence de quelques heures, qu'il rompt pour m'inciter à aller me coucher : afin de se trouver frais et dispos si au cours de la nuit se produit un incident qui requiert sa réaction, argue-t-il, un bon veilleur doit dormir. S'il veille, qu'à trois heures du matin un incendie se déclare, le péril paralysera son corps anéanti de fatigue engrangée, la panique s'emparera de son esprit embrumé de sommeil refoulé.

En élève attentif, car à la simple idée de ne pas avoir mes dix heures de sommeil quotidiennes m'envahit une irrésistible envie de m'assoupir, je me détache du foyer

qu'allume le fanal de la T.S.F., m'enfonce à tâtons dans le ventre de la baleine.

À la mansuétude du Dante, dont la malingre silhouette menace de piquer du nez, aux pointes des feuilles lancéolées de sa couronne de laurier noble je confie cependant mon chapeau de pluie ; à l'obligeance de Jean-Jacques Rousseau, réputé ne pas tenir en place, pour tendre mon hamac je préfère le secours, d'une meilleure assise, du tailleur de pierres Sedaine, et de Denis Diderot, qui discourt, un livre ouvert à la main.

De loin en loin halé par le sifflet des trains, cousin du cri du guet, qui nous réveille pour nous dire que nous pouvons dormir, je regagne la surface ; bercé par le rythme régulier de la motrice, dont les roues des wagons répercutent en canon les dactyles, rasséréiné par la chaude présence qui franchit et habite la nuit, je replonge dans le sommeil. À mes côtés un député républicain, le corps renversé sur la pierre, assassiné devant une barricade ; un couple gisant entrelacé, leur nourrisson blotti en travers de leur sexe, repose pour l'éternité.

★

À l'aube, les plis de son uniforme aussi nets que la veille, le torse insensiblement penché au-dessus de l'eau qui va bouillir pour le thé, vissé sur sa chaise bancroche monsieur Umberto semble n'avoir pas bougé depuis hier.

Les rayons du soleil, au commencement de sa carrière, à l'horizontale transpercent le hall, introduisent la couleur dans une scène en noir et blanc, enflamment l'éloquence des bouches, la fierté des fronts, la force des mains, l'ardeur des regards. Une enfant en costume alsacien, son petit frère dans les bras, un instant resplendit.

Dans l'air vif du matin, qui embaume le parfum de l'essence vierge, les camions-citernes à la cuirasse qui miroite, où se brise le dard de l'astre en une étoile qui éblouit, débutent leur manège, arrivent et repartent en nous contournant et en suivant la Seine, butinent aux pompes des cuves géantes le nectar dont se nourrissent, par leur entremise, essaimées dans l'enchevêtrement urbain qu'ils quadrillent, distribuées au

long des rubans d'autoroute qu'ils dévalent, les stations-service.

La rive opposée, y croît l'osier, vire et décrit un bec, fruit de la rencontre du fleuve et de la rivière. En occupe le cap la « Fabrique de chaises Chesnoy et Cie », déchiffrons-nous sur la façade de la maison, notre vis-à-vis, au toit orange, percé d'une fenêtre d'angle. À la porte de son atelier, entrebâillée, chaque jour nous pensons nous en aller frapper, afin de conclure l'achat d'un siège neuf.

En me concentrant sur le seul spectacle, immuable depuis des millénaires, des flots qui roulent et se fondent, dans un paysage que les siècles métamorphosent mais que je gomme, je puis me supposer au jour de leur immémoriale collision, à laquelle j'assiste, dans la nuit des temps.

Les premières péniches à se croiser se saluent d'un souffle bref de leur corne de brume, dans un ample virage changent de lit, rassemblent une énergie nouvelle pour remonter le courant ou, convenues de traverser Paris, indolemment appuient la force de l'eau.

À cet endroit crucial, où navigua  
monsieur Nicolas, en chemin depuis  
Auxerre par le coche d'eau, vous pénètre le  
sentiment d'entrer dans la capitale, ou de  
l'avoir quittée. Les trains qui filent ont déjà  
acquis leur vitesse de croisière, ou s'accor-  
dent quelques poignées de secondes avant  
de songer à freiner.

« La nymphe de la Marne et le dieu de la  
Seine,

Qui pour leur mariage ont choisi ceste  
plaine,

Nous tesmoignent assez, par leurs tours et  
retours,

Le déplaisir qu'ils ont d'en éloigner leur  
cours »,

entonne entre deux lampées de thé  
monsieur Umberto.

Sonne à notre portail la clocharde triste.  
Noué sous son menton, un fichu de femme  
de la campagne coiffe ses cheveux. Les  
yeux baissés, le pas qu'encombre une phlé-  
bite, l'épaule gênée dans une robe cintrée  
de jeune fille elle s'avance, le dos voûté, les  
bras agrippés au guidon du chariot de  
supermarché qu'elle va toujours poussant,  
avec peine, à ras bords chargé de pochons  
en plastique au contenu indéterminé, d'où  
dépassent un manche d'ustensile de  
cuisine, la tige d'une botte, une antenne de  
transistor, second corps qu'au contraire de  
chercher à semer elle augmente, et qu'elle  
gare, sans plus nous consulter car la  
coutume est instituée, sous l'auvent de la  
remise où nous serrons les outils de jardin.  
Sans qu'elle prête attention aux vies,  
surprises en un temps suspendu, qui la

coudoient, ni se soucie d'aller saluer monsieur Umberto, elle s'y repose une couple d'heures, avant de se remettre en marche, taciturne, scarabée sacré roulant sa pelote, vers le prochain des relais, inconnus de nous, qui ponctuent son circuit.

J'aime mieux la clocharde gaie, qui ne s'annonce pas, a sauté par-dessus le mur, s'est faufilée entre les grilles, tout à coup jaillit à notre seuil, en guenilles sous un manteau trop grand pour elle, pieds nus dans des sandales, embarrassée de nul bagage, les cheveux qui balaient sa figure aux traits peu saillants, où la rondeur immature de l'enfance est préservée.

« Je viens voir l'Histoire de France », elle notifie, et de s'esquiver entre les silhouettes, les visages, dont le mouvement ébauché, le sourire sibyllin, paraît de bienvenue, se retourner sur elle, qui dédaigne les scènes guerrières ; aux dignes allégories de la Science ou des Arts, dames sous peu patronnesses, qui paradent assises dans des fauteuils, lance un œil circonspect ; se plante face aux bambins, de sa taille, leur

caresse la joue, chuchote des paroles de réconfort.

Devant cet adolescent dont le père, les muscles du thorax raidis, porte à bout de bras le corps à la tête déjetée, au cou déployé, aux épaules infléchies sous l'étreinte de la mère, elle demeure interdite, soit que la pétrifie la douleur qui contracte les traits, soit que la méduse, alanguie dans la mort, la nue et pubère beauté.

Invariablement se conclut sa ronde aux pieds, en poulaines, du roi Louis XI, qui écoute, son chapeau de bourgeois incliné sur le front ; réfléchit, le menton dans la paume ; symbolise peut-être l'Histoire de France aux yeux de sa sectatrice, qui remonte l'allée centrale, leur entretien terminé, perdue dans l'examen de la charpente métallique, sans crier gare s'évanouit comme elle a surgi.

Dans les alentours il m'arrive de les remarquer, aux abords des centres commerciaux la clocharde triste, je subodore casa-nières ses aspirations, occupée, maussade et silencieuse, à grignoter un morceau, une main soudée à son chariot ; sur les rives de



la Marne, qu'elle arpenté, dans les jardins publics, qu'elle traverse, sur les quais des gares, où elle grimpe dans des trains, qui monologue et pouffe toute seule, la clocharde gaie.

Celle à l'humeur sombre évite le contact, si vous l'accostez se réfugie dans sa coquille, que vous insistiez vous envoie paître. Moi qui la connais je pourrais de sa part m'attendre, en m'approchant lui dire bonjour, à une meilleure réciprocité, eh bien non, hors du contexte des Invalides elle semble ne pas m'identifier, j'en viens à m'interroger si en tant qu'individu j'existe à ses yeux quand je lui ouvre le portail, ou si n'a de réalité pour elle que le lieu, point de repère, port de relâche, dans un itinéraire.

Celle au caractère enjoué cause facilement avec le premier venu ; si j'engage la conversation, quand je tombe sur elle, ne me refuse pas la réplique, mais s'adresse à moi, avant de s'éclipser en général dès la quatrième répartie, comme si elle me voyait pour la première fois, phénomène à quoi en mon esprit fait écho le débat qui accompagna la naissance de la coutume interna-

tionale : un juriste argumenta que jamais ne se formerait une telle coutume parce que, l'issue d'un conflit juridique entre deux États ne pouvant, du fait du principe de souveraineté nationale, être opposée à un troisième, une jurisprudence en la matière jamais ne serait établie.

A réussi « L'Universelle Aragne » ce à quoi j'échoue : imprimer sa mémoire car notre flâneuse revient le consulter ; grâce à la cristallisation dont il est l'objet inscrire leur commerce dans une durée, qui lui octroie un historique, à savoir : un passé, un présent, un futur possible, sans lesquels est mort-née une relation comme la nôtre, condamnée à démarrer de zéro à chacune de nos rencontres.

À la Seine, qui n'ose se mesurer au plateau compact de la Brie, se sauve vers l'ouest, avant que le renfort de l'Yonne, qui la rappelle à son orientation première, ne la persuade de creuser droit, quand va s'achever le massif, sa voie pragmatique et sans fantaisie, j'associe la clocharde revêche.

À la Marne, qui s'attaque franchement au bloc de la Brie, s'enfoncé entre les calcaires

et travertins, où elle grave ses tempétueux méandres, lesquels génèrent de profondes et sinueuses vallées, propices à l'œuvre des architectes, des peintres et des poètes, j'assimile, rebelle et inspirée, ma clocharde mutine.

Regardez en aval : les généreuses et harmonieuses boucles que, dès Paris, trace le fleuve, vérifient que l'ennuyeuse Seine, devant nos Invalides, se jette dans la Marne, tempéramenteuse, et non l'inverse. Oui, c'est face à la Marne que Flaubert écrivait.

Un après-midi de printemps, de la fenêtre d'un train de banlieue qui bringuebale vers Paris je vois ma favorite aux sandales ailées, qui offre son visage clos aux rayons encore fragiles du soleil, les jambes allongées sur la plate-forme d'un poste d'aiguillage, qui s'élève au milieu des rails, des suspensions caténaïres, et dont la responsable, une jeune femme blonde, a délaissé un instant tableaux et manettes, assise sur le pas de sa vigie savoure une cigarette.

Ma vagabonde est-elle capable d'éprouver une amitié qui la lie à une vivante, qu'elles soient réunies est-il usuel ou fortuit, leur

sérénité est-elle le fruit d'une osmose qui, aboutissement de longs devis, se dispense de paroles, ou signe que, de ma fugitive, qui le discerne, la jeune femme blonde entend respecter l'intimité ?

J'imagine des personnes insoupçonnées, en des lieux imprévus, que sa présence enchante, comme dissipe notre mélancolie l'arc-en-ciel, qui enlumine, éphémère, dans une échappée de clarté sur fond de nuée, le paysage.

La surprenant plus tard, ailleurs, à traverser une rue, sans regarder, alors qu'une voiture arrive à vive allure, et va l'écrabouiller, quand, à l'ultime seconde, dans les derniers mètres où, sans freiner ni dévier, le bolide fond sur elle, d'une rue adjacente, à angle droit débouche un camion de livraison, à ses pieds quasiment, tandis qu'ingénuement elle joint le trottoir salvateur, s'encastrent les deux météores automobiles, j'incline à la croire protégée des dieux.

Ou leur émissaire, à l'exemple du Vif-Argent espiègle et malicieuse. Dans un wagon de métro, je la repère endormie en

travers d'une banquette, d'où la refoule un vieux grincheux coiffé d'un chapeau tyrolien, qui pourrait sans la déranger s'asseoir en vis-à-vis, où il n'y a personne, mais préfère la tirer sans ménagement de ses rêves, lui intimer l'ordre de se tenir correctement, s'étale à côté d'elle, qui tout ensommeillée se redresse vaguement, se tasse contre la vitre, essaye de renouer le fil de sa léthargie, n'y parvient pas, d'autant qu'en face s'installent une mère et son fils déjà grand, engoncé dans un loden vert, empêtré d'un cache-nez, affublé d'une casquette écossaise, dont son sinciput il ne veut dénuder, en dépit des objurgations de sa génitrice, anxieuse de déférer à l'étiquette dans un endroit public. Lasse de l'accumulation des nuisances, ma fille de l'air se résout à quitter la place, à demi somnolente se lève, va s'appuyer au pilier métallique devant les portes, à la station suivante quand elles s'ouvrent pivote vers le vieil enquiquineur au couvre-chef heideggerien rivé sur le crâne, du galurin se saisit, avant de descendre posément l'expédie, qui tournoie par-dessus les sièges, à l'extrémité de la voiture.

Sur le méandre que la Marne, en rebroussant chemin, sujette à une crainte tardive devant l'imminence de sa perte, puis, aimantée par le désir que le renoncement ravive, en revenant sur sa décision, dessine, où ne naviguent plus car empruntent le canal couvert qui relie, proches à vol d'oiseau, Joinville à Maisons-Alfort, les péniches ; non loin de la percée que, résolue dès lors à tailler au plus court, vers le lit convoité la rivière tente, face à la résistance du gypse doit résigner pour chercher plus haut son issue ; de la rive où j'aime, à l'arrière d'une île oblongue que le courant polit, à m'asseoir et rêver, j'aperçois ma vanu-pieds, à l'accoutumée sortie de nulle part, qui d'un pas ferme s'engage sur le madrier instable servant de passerelle d'embarquement à une péniche au rebut, appa-

remment inhabitée, dont moisissure et rouille assaillent gouvernail, coque, armature de la cabine, curieusement placée à équidistance de la proue et de la poupe. Ayant embarqué à celle-ci, par l'étroit plat-bord ménagé entre la fosse de la cale, que masquent les panneaux d'écouille, et la béance de l'eau, en jouant à se hausser, d'un pied, sur les boullards, où s'enroulent les cordages qui amarrent, elle gagne celle-là, ouvre une trappe, pratiquée devant le guindeau, y disparaît ; au-dessus de sa tête sa main rabat le couvercle.

Par nos étoiles nos voies vraisemblablement déterminées, un laps de temps, à s'entrelacer, dans une rue déserte, un soir de pluie j'ai l'occasion de l'observer, qui de son trop vaste manteau extirpe une feuille de plastique, soigneusement pliée, laquelle s'épanouit, développée, en un triangle opalin, d'une surface adéquate à l'emballer tout entière, à son périmètre équipé de modestes crochets qui vont se fixer aux barreaux d'une grille posée sur une bouche de chaleur, dont l'air montant gonfle la fibre de vinyle, qui prend l'aspect d'un cône.

Avisant l'insolite structure s'arrête une voiture qui roulait au pas, mettent pied à terre quatre pistolets, dont la dégaine : santiags, perfectos, anneau à l'oreille, trahit, présumés incarner des mauvais garçons, des policiers en civil, qui s'en approchent, circonspects, l'investissent, gravitent à sa périphérie, la tête penchée latéralement ou, les genoux un tantinet ployés, tendue en avant, pour mieux inspecter ; apostrophent la forme humaine qu'ils distinguent à l'intérieur, sans qu'ils décèlent la familière fermeture Éclair, ni que réponde à leurs injonctions, pelotonnée dans sa houppe-lande, endormie contre la bouche, la locataire.

Glisse entre ses mains, fléchit du côté opposé, à droite, à gauche, à son angle d'attaque la toile, que l'unique fille du groupe, dont l'initiative laisse augurer qu'elle en est le chef, tâche d'alpaguer. Vexée, elle tire vivement un canif de sa poche, porte un coup dans la matière qui la nargue. Contre le tissu qui en souplesse s'écarte sous le heurt, son couteau ripe, mal assuré dans ses doigts lui échappe, par un trou de la grille

tombe au tréfonds des abîmes de la ville souterraine.

Heureusement l'un de ses subordonnés, sinon je crois que de fureur elle s'abattrait sur la tente avec la délicatesse d'un pilier dans une mêlée de rugby, constate que des crochets remplacent les piquets.

Se positionnent en conséquence ; au signal, supposant que la toile, déstabilisée, s'effondrera sur le campeur, comme un seul homme décrochent et lâchent les blousons-noirs.

Sous la poussée de l'air chaud s'envole la trièdre pyramide. Tel un diable de sa boîte, bondit la fille du vent hors du cercle des importuns, sidérés trois secondes, le temps qu'elle prenne ses jambes à son cou.

Sûr de la croiser à nouveau, plutôt que me jeter dans son sillage, discrètement je me hâte vers le coin de la rue voisine, où j'ai vu, rabattu par la pluie qui redouble, s'engouffrer le prisme, que je récupère, affalé contre un lot de poubelles, facile à confondre avec une vulgaire nappe de plastique.

Inventeur d'un objet qui lui est un trésor, au-devant de ma bohémienne, qui a élu un de ses domiciles sur la péniche assujettie sous les saules, je m'achemine.

À moitié dissimulée sous la mousse, je remarque la plaque où est gravé le nom de l'embarcation, dont je décrypte les lettres : « Vert-Vert », détail qui me charme : ainsi s'appelle le perroquet fameux, dont le langage fait les délices des visitandines de Nevers, et que prient de leur prêter leurs sœurs de Nantes. Confié au coche d'eau, qu'empruntent des filles de mauvaise vie, un gros moine et deux dragons, qui ont soin, au cours du voyage, d'inculquer à Vert-Vert un répertoire à leur mode, à sa réception l'oiseau épouvante le couvent, tremble la clôture sous ses jurons abominables.

À l'arrière du bateau oscille doucement au vent la porte de la timonerie, derrière les vitres de la marquise va et vient une tête, que je hèle, celle d'un homme dans la force de l'âge, qui sort à demi, une casserole à la main, me fait signe de le rejoindre par la poutre branlante.

Il n'a jamais eu la chance d'entrevoir mon elfe, voici deux mois il est vrai qu'il est absent, afin d'en avoir le cœur net nous pouvons aller toquer à la trappe d'accès au poate, spécifie-t-il, le réduit où dormait, sous le pont de manœuvre avant, le mousse, parfois les enfants du marinier. Le capot, relevé, ne nous dévoile qu'une couche vide, sans le premier effet personnel qui aurait pu y être, sinon rangé, du moins oublié.

Le chaland n'est pas son bien ; l'a acheté pour trois fois rien un ami d'amis, qui vit outre-mer à présent, l'a abandonné, faute de disposer des ressources qui financeraient les réparations nécessaires à prévenir un naufrage.

Dans la semaine Vert-Vert, qui n'est plus habilité à naviguer, va être, toué jusqu'au théâtre de sa mise à mort, livré au déchi-

rage : disloqué le meublage de sa cabine, à mesure qu'elle sera tirée sur la berge au chalumeau découpée sa coque, vendue en morceaux au ferrailleur.

Que je suive le guide au milieu du bateau, car l'ancienne écurie est devenue le logement, on y descend par quelques marches assez raides.

En bois de peuplier le plafond ; de chêne le parquet, à points de Hongrie ; en teck les alcôves au fronton ciselé, où se nichent, à droite et à gauche, dotés d'une petite fenêtre, le lit des parents et celui des enfants ; en acajou les placards, aux vitres gravées de motifs en verre dépoli, qui courent en demi-lune, encadrent le miroir, aux bords biseautés, cerclés de cuivre, fixé au-dessus de la cheminée de marbre. L'ensemble bourré d'amiante, pour protéger du feu, s'amuse mon pilote.

Il a résidé là deux années, à se nourrir de canards qu'il harponne à l'arbalète, de jeunes cygnes qu'il capture au lasso ; à tenter d'appliquer son précepte, de subvenir à ses besoins sans le truchement de l'argent.

Au soir de sa carrière, à l'aube de ses

quarante ans, il a épousé la tradition japonaise de l'*inkyō*, qui engage, au seuil de votre vieillesse, à vous retirer de la lutte sociale, et vous désintéresser du siècle.

Amené à déménager souvent parce que fidèle au principe qu'il se donne, de n'habiter nul endroit dont il serait propriétaire ou locataire, il ne possède pas d'objets, dont il se méfie car leur accumulation induit, pour les entreposer, à se sédentariser.

Sa femme est proviseur dans un lycée, l'a mis dehors, mon plus grand bonheur est d'être père, mon plus grand malheur de ne pas voir mes enfants, formule-t-il.

Je ne suis pas un marginal, la marge n'est pas une réalité, imaginons que vous partiez pour Vladivostok, chacun vous dit : « Comme c'est loin ! » Quand vous y arrivez ce n'est plus loin, puisque vous y êtes. Me situer au bord égale me trouver au centre, car le monde n'existe que par la perception que j'en ai.

L'étrange vague de joie qui vous submerge, paraît-il, invoque-t-il, et s'apparenterait à une expérience mystique, si vous goûtez un jour la sensation d'être au cœur

Forché  
et une  
autre

Il délire  
voir autrement

de l'univers, c'est-à-dire qu'à son axe le vôtre coïncide, ne vous visitera guère dans ces centres apparents où les hommes, pour y polariser leurs activités, qui les étourdisent, se croient au noyau ; vous inondera au lieu le plus excentré, ignoré, où vous aurez, selon les critères du siècle, échoué.

M'importent sa théorie du centre au bord, et sa quête d'une règle de vie, toutefois ne me rapprochent pas de ma périgrine, à qui je veux restituer l'aérienne ogive, dont mes doigts distraitemment palpent le matériau ; les retient une étiquette, avec quoi machinalement ils jouent ; survient un silence dans le discours, je baisse les yeux, la considère, m'aperçois qu'elle est estampillée, me penche pour y lire : « Hans-Walter Müller », certainement le nom de l'inventeur, « sur l'île d'Amour ».

« Que votre être soit votre seule demeure ! » me souhaite mon Argonaute en m'indiquant la route.

NS

inferno

Oui, se remémore Hans-Walter M. en auscultant la pièce à conviction, j'ai distribué, voilà des années, ce spécimen à une quarantaine de clochards, je n'aurais pas cru qu'un exemplaire circulât encore : au-dessus d'un type endormi sur une bouche de chaleur nous l'ajustions, agrémenté d'un panier de pique-nique et d'une bonne bouteille de rouge, quand le quidam se réveillait son étonnement était complet.

Il imite l'homme, œil tourneboulé, qui avance les mains, doigts écarquillés, vers la membrane qui l'englobe, où il ne se souvient pas s'être couché.

Tout a commencé avec la lumière, la projection lumineuse, retrace Hans-Walter Müller : par ce biais je suis venu à la toile, la matière où se profilent les ombres, et à exercer mon art à l'intérieur d'une bulle, où

l'image, libérée des coupures horizontales et verticales des murs, s'arrondit, enrobe et immerge son public.

Là où les Français disent qu'ils bâtissent des « châteaux en Espagne » s'ils nourrissent des rêves chimériques, les Anglais ou les Allemands parlent de « châteaux d'air ».

Constitue le château d'air où nous devisons, Marie-France et moi y habitons, cette toile de moins d'un millimètre d'épaisseur, qui nous émancipe presque de la matière, à travers quoi sans obstacle, là où elle est transparente, nous admirons l'ondolement des arbres, les fantasques nuages.

Un tempérament de propriétaire, qui prise des frontières délimitées, étanches, tenant à distance ce qui est étranger à l'espace privé, s'en accommodera mal.

Répond à la stimulation du vent, joue avec la pluie ou la neige, ressuscite notre gonflable, l'enlumine, là où il est translucide, la lumière de la lune, du soleil, ou de l'orage, les perceptions qui pouvaient être nôtres quand nous évoluions dans le sein maternel.

L'été nous dormons à son sommet, flot-



tons entre les étoiles et la canopée ou la mer des Sargasses, selon le paysage que nous avons choisi de, par en dessous, projeter.

« Voilà ce qu'on désire : habiter au sein des vagues,

Et n'avoir pas d'attaches dans le temps »... connaissez-vous ces vers de Rilke ? me demande Marie-France.

Comme la peau de notre visage, qui se bande, se ride, la toile est sous tension : sur chacun de ses points, suivant la règle de la mécanique des fluides, de manière égale se répartit, aussi faible soit-elle, la moindre pression d'air, insufflé du dehors.

Dans une construction traditionnelle, les poteaux et les poutres soutiennent le poids des forces attirées vers la terre, mime le châtiment d'Atlas Hans-Walter.

Des milliers de poteaux invisibles, aspire-t-il à pleine poitrine, délivré de son fardeau, poussent le gonflable, qui ne fonctionne pas avec la pesanteur, semble vouloir quitter la terre, paraît en suspension dans l'air si à sa base vient s'inscrire une ligne de lumière.

Une maison devrait être vivante, et mourir avec son habitant, telle la caravane que les familles manouches brûlent.

La nôtre, son enveloppe est sa peau, son cœur la pompe qui insuffle l'air, est un organisme vivant, qui réagit immédiatement à l'apport ou à l'arrêt d'énergie, tout comme la projection de la lumière.

Me fascinent autant gonflage que dégonflage, chacun une leçon de vie : nous devons nous servir de notre énergie au moment où nous sommes capables de la produire, sinon, comme nous ne pouvons la stocker, elle est définitivement perdue.

Nous entoure une ville entière, pliée dans ces vingt sacs dispersés aux quatre coins, façon de parler, qui recèlent : un théâtre à l'italienne, un village de vacances, une école, la volière d'un parc zoologique, une salle de danse, une église munie de son clocher...

L'église nous venons de la terminer pour un vieil ami curé, elle pèse trente-neuf kilos et peut accueillir deux cents fidèles.

La mécanique des fluides ? je me résous, avec un temps de retard, à m'enquérir.

La course d'un de ces trains que j'emprunte pour rayonner depuis mes Invalides à la découverte de la géographie environnante, ayant laissé à sa gauche, après une gare, une voie qui s'incurve et s'abaisse légèrement, domine une longue friche parsemée d'épaves de voitures incendiées, que borne en contrebas la voie asymptote, qui insensiblement s'écarte.

Obturent mon panorama, qui s'intercalent, des bouquets d'arbres, des massifs de buissons, entre lesquels une seconde je distingue de ces volumes blancs, rectangulaires, indices de la présence d'un groupe de caravanes.

Depuis l'arrêt suivant je repars à pied en sens inverse, m'oriente à l'estime, gravis les volées d'une passerelle qui enlève le piéton au-dessus des rails, flâne au fil de rues

ombragées, me hasarde au début d'une route qui s'élève, bordée de vieilles maisons, puis de trois chantiers, qui alignent des stades gradués de construction : toit qui se couvre de tuiles orange, parpaings que truelle et mortier scellent en réservant l'espace d'une fenêtre, pelles qui excavent des tranchées de fondation.

Malgré ce printanier bourgeonnement qui en modifie les prémices, le décor m'est d'un air familier, que conforte l'interruption du macadam, et corrobore, sur ma gauche, la perspective, un monceau de gravats l'obstrue, d'une allée qui conduit à des bâtiments en ruine.

Cent mètres plus haut se déploient les caravanes escomptées depuis le train, se détache la silhouette de Joseph, qui tourne lentement un bâton et jette, sa main la ramasse près des braises, de la cendre dans une marmite posée sur le feu, se montre le visage de Fanny : du peigne de ses doigts affranchis de la mèche de cheveux roux qui lui barre le front, scrutent ses yeux verts le visiteur qui s'avance.

Jonché d'une cargaison de fleurs et

feuilles de muguet, à la veille du premier mai cueillies dans les bois qui subsistent aux marches du département, le plancher par moments crevé de la carcasse de la caravane dévolue au fourneau de cuisine.

Fanny m'annonce avec fierté que ses enfants ont été les premiers, deux jours avant leurs condisciples, à pouvoir ce matin apporter un bouquet à leur maîtresse.

Joseph ôte de l'eau bouillante les escargots qui y dégorgent, dans un seau d'eau fraîche lance les corps extraits de leur coquille. Cette race de petits-gris pullule dans le vallon, à l'égal du pissenlit et du colza, dont la graine ou la feuille les accommode heureusement ; ou des simples, telle la salsepareille, recommandée pour l'estomac, la renouée des oiseaux, contre la diarrhée, l'aigremoine, pour les reins.

La mairie les a convoqués devant le juge, qu'il les chasse, elle vend les sols à un promoteur, qui commence à édifier des pavillons. Ils sont allés sans avocat au tribunal, forts du seul argument de leur implantation, ancienne de sept lustres. A condition que vous leur proposiez un toit,

qu'ils acceptent, vous pouvez les expulser, a statué le juge.

Il faut laisser tomber les caravanes, a préconisé l'adjoint au maire. Si vous nous donnez des maisons, pourquoi pas, sinon trouvez-nous des terrains, sur quoi installer nos « campings ».

Ce qu'ils aimeraient, c'est nous caser en appartement, il n'en est pas question, les bulldozers pouvon s'amener, on ne bougeron pas, puisqu'à notre place vous bâtissez des pavillons, mettez-nous dedans, « Ah non c'est impossible, ça va être des résidences de standing ! »

Un frère de Fanny vit en logement, quand elle le visite elle manque d'oxygène, ouvre grande la fenêtre, s'assoit à la croisée, sans ça elle tournerait de l'œil, elle certifie.

Leurs enfants sont habitués à l'air, ici ils n'ont qu'à sortir du camping, de la caravane, pour être dehors. De juin à septembre, les couvertures étendues sur l'herbe, la famille dort au clair de lune. En immeuble il leur faudrait débouler quatre ou cinq étages s'ils veulent respirer, ils seraient tout le temps dans les escaliers,

forcément des problèmes naîtraient avec les voisins.

Tandis que je prête une oreille vagabonde à la faconde de Fanny, je me raconte une fable, où j'emménagerais en leur compagnie, dans un camping qu'ils me rafistoleraient, où j'habiterais ce temps arrêté, en répit tant que ne se tourne pas la page, où j'expérimenterais une deuxième formule magique, dans le même esprit que fuir aux confins de la Terre, pour distraire l'attention de la mort, au compte à rebours suspendu tant que les bulldozers n'en relanceraient pas le métronome.

Mon chemin se resserre en un étroit sentier qui monte et serpente entre des fourrés de ronces, des squelettes carbonisés de voitures, devenus orange de rouille. Des affaissements y engendrent des bourniers, que passent des planches jetées en travers ; des empreintes dentelées de roues de motos tout-terrain mordent l'évasement marneux des fondrières, se perdent parmi les pierres qui affleurent, l'herbe rase d'avoir été foulée.

À ma rencontre descend une femme brune, les mains chargées de sacs à provisions marqués d'un label de supermarché, l'escortent deux enfants bientôt en âge d'aller à la grande école, je reconnais la petite Swalma, qui soumettait sa poulette congelée à l'ordalie du feu, et me transperce de ses yeux couleur de tulipe noire.

« Vous allez vers Talène ? » m'interroge sa maman. À hauteur de l'arbre je devrai prendre à gauche.

Telle une rivière dont contrarierait le cours un obstacle naturel, au pied d'un acacia en deux directions opposées bifurque la piste, l'empêche de tenir son cap une butte de terre, où se hérissent de touffus halliers qui investissent les pans de murs, écroulés, d'une maison émondée de son toit.

En me demandant comment cette « Talène », au surnom de consonance remarquable, pourrait être celle de la famille électroménagère à laquelle, lors d'un matin de neige, je fus présenté, et dont le séjour me semble se situer à des lieues de là, m'abandonnant à l'humeur de la pente qui dévale je me risque à droite, joins un palier où s'est échouée une remorque de camion, qui a dû servir, au vu de la table, la banquette qui pourrissent sur sa plate-forme, de cabanon. Des lambeaux de sa bâche lacérée, naguère rouge, rosie par le soleil et les pluies, flottent au vent, fouettent les arceaux, dénudés, qui la retiennent.

Je suis à quelques mètres en surplomb d'une voie ferrée, à l'entrée d'un verger à l'herbe tendre et luxuriante, vierge de déchet automobile, aux arbres fruitiers en fleurs, paradis perdu où l'on aurait envie d'habiter, ne serait la contiguïté, au sommet de sa douce déclivité, d'une seconde voie ferrée, que sa parabole dispose à devenir, à trois encablures de là, tangente de celle d'en bas.

À proximité de la gloriette, dans les aubépines une trouée plonge au fond de la combe, se dissipe aux abords du ballast. Sous les pas qui escaladent ripent les pierres concassées. Sur le versant en face, évincent les lots encore en friche des entrepôts, avant-postes d'une zone industrielle qui se développe. Jusqu'aux limites du domaine ferroviaire s'avance leur emprise, que gardent de hautes grilles, aboutées sans solution de continuité.

Dans l'un de ces hangars peut-être, le père de Swalma, dont ce serait au fond d'une tranchée creusée en retrait des rails qu'on a retrouvé le corps sans vie, le crâne fracassé d'un coup porté par un objet contondant, possiblement une barre de fer,

a péri, au cours d'une incursion, surpris qu'il aurait été par des vigiles, simple supposition car à nulle enquête ne donnent lieu les circonstances de sa mort, sans suite en est classé le dossier.

À une distance de cent pas comptés à proportion d'une traverse sur deux, en direction du point où se rallient les voies, on récupère, sur la droite, au-delà du fossé, un passage en sursis d'être annexé, qui se faufile vers, au loin et sur la crête, une ligne brisée de bâtiments aux dimensions disparates, qui ourlent une avenue où la circulation d'année en année doit s'intensifier.

À la conquête des intervalles ; à l'affût des mètres carrés qu'au mépris de la marche du temps accapare une vieille grange en bois, des blocs monolithiques de béton ; des halls d'exposition aux parois de verre ; la grande surface, de mille feux en scintillent les enseignes, d'où revenaient Swalma et sa maman, y stoppent la progression des pavillons, à quelques exemplaires, dorénavant assiégés, aventurés dans ce qui, à l'époque de leur téméraire érection, devait ressembler à la nature.

L'attestent, en ses bas-côtés, cercles de pierres roussies et de cendres, vêtements éparpillés, préservatifs utilisés, que les talons des chaussures ont à demi enterrés, seringues semées, aux aiguilles rompues, cadres de vélos démembrés, non plus à ce qui surnage de la campagne appartient le sentier, mais à ce que la ville, qui y refoule une part marginale et sans doute nocturne de son activité, a déjà absorbé.

Retour au croisement de l'acacia, je continue à grimper le raidillon qui va, tout droit, à une passerelle métallique. Sur ce segment de son trajet encaissée, au-dessous court la voie.

Accoudé à la rambarde du ponceau, à son exigu tablier ne peuvent accéder les voitures, j'embrasse du regard le paysage que j'ai parcouru, île ovale enserrée dans un anneau de lignes de chemin de fer qui s'étire entre deux gares, zone frontalière à plusieurs territoires communaux, longtemps oubliée des centres, dont les tentacules, qui pourchassent l'espace constructible, finissent par se mêler.

À la base d'une sorte de falaise qui culmine à une cinquantaine de mètres, au débouché de la passerelle apparaît, par-delà un chemin de terre, une parcelle revêtue d'une dalle de ciment, sur quoi stationne une dizaine de caravanes, en meilleur état.

« Vous ne demeuriez pourtant pas là ? » à moitié sûr de ma mémoire m'instruis-je auprès de Talène que j'aperçois et aborde.

Elle se souvient de ma visite le matin où m'introduisit Bonaventure, qu'elle désigne par son prénom. Si j'ai l'impression que la scène se passait à un point tout différent de la carte, c'est parce que nous étions arrivés par l'autoroute, elle s'inscrit en arc de cercle à cinq cents mètres au-dessus, ajouté que le terrain gravillonné, leur domicile, était établi plus haut, à l'abri du plateau, à son flanc cependant, non à son pied.

Si je désire identifier l'endroit, que je suive la chaussée, elle contourne l'à-pic, un peu plus bas dépasse deux maisons expropriées, qui menacent ruine. À la frange d'une aire dépouillée, que des engins à chenilles ont arasée, s'y élevait autrefois un village de baraquements, où vivaient les Portugais, la route oblique à gauche, amorce une montée qui me mènerait, si à mi-pente elle n'était coupée, au niveau de la table du tertre.

Ils habitaient au bout d'une rue garnie de chouettes villas, faisaient partie du quartier du lycée, possédaient une vraie adresse, dont les syllabes roulent dans sa bouche comme une friandise : allée Louis-Auguste Blanqui, laquelle en son issue se heurte désormais à un grand mur de tôles galvanisées qui soustraient à la curiosité un imposant chantier de terrassement, où de nombreux ouvriers, appuyés d'une armada de niveleuses, pelleteuses, modèlent un remblai sur quoi, la courbe de l'autoroute entravant au nord l'extension de la zone commerciale existante, écloront de nouveaux halls de distribution, d'articles de

sport, pour le jardin et la maison, ou informatiques.

Aidés dans leur négociation par Bonaventure, ils ont obtenu que la mairie, ce n'est pas la même que celle dont le terrain occupé par leur cousine Fanny dépend, les pourvoie d'un lieu, nanti d'un branchement d'eau et de l'électricité, assorti d'un bail de trois ans.

Que je n'aie pas deviné le voisinage, alors relatif, des deux places m'a empêché de lier les deux familles, d'autant, insiste Talène, qu'elles ont peu en commun, et s'évitent plutôt.

Bannis de la ville qui, s'imaginaient-ils, les avait adoubés ; sèchement rappelés à leur statut de parias, ils me captivent mieux qu'ils ne m'intéressaient dans la certitude de leur réussite. Nos semblables nous sont sympathiques, je le soupçonne, selon que leur état correspond mieux à la vision que nous nous sommes forgée de la condition humaine.

Où ils ont été obligés de se replier les assaille le vacarme des trains ; la chape de béton présente des rainures qui accrochent

la poussière ; la route, qui va être élargie, asphaltée, est destinée à recevoir un croissant trafic. À l'arrière heureusement les isole, vestige d'une carrière de gypse exploitée à ciel ouvert, l'escarpement. Une famille de renards gîte dans les anfractuosités du sommet rocheux, au crépuscule on peut les entendre qui glapissent, avant-hier la femelle musardait sur la ligne de faite, la talonnaient ses renardeaux.

1/2



Aux Invalides nous rejoignent, parfois toute une semaine, s'ils sont échec et mat, le temps de se revigorer, Blumela et Pieranglo. Camionnette et caravane à double essieu où la famille dort, voiture et modeste camping, aux larges vitres, leur premier habitacle, maintenant réservé à la lessive et la cuisine, brimbalent jusqu'au fond du parc, où décrochent et calent les parents les maisons roulantes, blonds comme les blés s'aspergent au robinet d'eau qui peut servir à arroser les plantes du jardin les enfants.

Des nouvelles diffusées paraît-il à la télévision, confirmées sur les ondes de notre poste de T.S.F., dont nous haussons le volume pour la circonstance, inquiètent nos invités : la guerre va être déclarée à Saddam Hussein.

« Les gendarmes est-ce qu'ils allon nous arrêter ? s'alarme Blumela, en rejetant sa belle chevelure poivre et sel en arrière et découvrant une fière cicatrice qui orne son cou.

– Quelle drôle d'idée, en rien ne vous concerneraient ces éventuelles hostilités.

– Le Saddam les gens ne l'aimon donc pas, qui voulon lui porter la guerre.

– C'est un tyran, observe monsieur Umberto, personne ne l'aime.

– Comme nous non plus personne nous aime, plaisante notre amie, le Saddam peut-être il nous aimerait. »

Assis au creux des banquettes de Skaï rouge de la petite et claire cantine, qui reluit de propreté et fleure bon l'eau de Javel, porte ouverte, sous le jet dont elle martèle à l'extérieur le plastique des parois et carreaux, nous sirotons le café sucré que Blumela a préparé.

Je regrette l'intérieur, lambrissé de chêne, des anciennes caravanes, à chevaux, évoque Pieranglo, avec, au fond, dans son écrin de boiseries sculptées, en relief, de fleurs et de

fruits, paré de miroirs ovales, l'alcôve divisée en deux alvéoles : en bas le lit clos des enfants, en haut celui des parents, qu'éclaire à l'arrière une fenêtre à demi occultée par les volumineux édredons de plumes, sous lesquels, haut comme trois pommes, si dans une descente l'attelage s'emballe, il bondit se blottir, en serrant contre sa poitrine le réveille-matin, que sa fragilité, ou sa modernité, rend à son esprit l'objet le plus précieux, tandis que ses frères ont déjà sauté à terre, lancé sur la chaussée le gros pneu de tracteur qu'une corde amarre au cul de la voiture, s'y juchent en grappe pour pallier l'absence de frein.

Au rythme de leurs pérégrinations ils fréquentent irrégulièrement les écoles des villages, sont relégués au fond de la classe, à dessiner. Sur le seuil la règle carrée, en fer, du maître rebrousse leur tignasse, racle le crâne, pour traquer les poux, mais c'est les paysans qui avon des poux, pas nous, raille Blumela, en astiquant la cuisinière.

Mieux que quiconque, pour l'avoir depuis l'âge tendre, les chevaux bientôt délaissés, sillonnée en tous sens, suivant des

itinéraires stables plusieurs années, puis qui se modifient au gré d'événements familiaux, ou de l'essai d'une nouvelle activité, même si constants les avatars qu'elle subit, Pieranglo possède sa banlieue.

Des multiples endroits, la plupart aujourd'hui méconnaissables, où ils ont l'occasion, durant des décennies, de stationner, deux jours ici, trois semaines là, en famille, la sienne ou, jeune marié, celle de son épouse, « six mois vers mes parents, six mois vers les siens, pour le respect de la femme », précise-t-il de sa voix douce, il a la parfaite mémoire.

Alors que sur ses propres terres sans cesse il repasse, sous ses yeux disparaissent le lopin de terre en déshérence, vigne fanée aux ceps asséchés, jardin ouvrier retourné à la nature ; l'impasse pavée, désertée, enclose de logements à un étage, frappés d'insalubrité, en instance d'être démolis ; l'esplanade en terre battue, où les gamins jouent au football, où montent leur chapiteau les cirques familiaux, sur fond de barres H.L.M. fraîchement peuplées.

Dès avant sa naissance se volatilisent les

configurations du paysage où les siens trouvaient facilement leur place : côté campagne, prairies riveraines de la Marne ou de la Seine ; bois et taillis qui séparent les villages ; fausse route qui se détache de la principale, derrière les buissons la suit en parallèle, se termine en cul-de-sac ou la rattrape cinq cents mètres plus loin ; chemins aux amples bas-côtés d'herbe, où sans gêner le passage des charrettes des paysans et des premiers Massey-Ferguson se rangent les verdines, les chevaux se nourrissent.

Côté ville, au pied des fortifications désaffectées, et qu'on démantèle, bourbeuse l'hiver, poudreuse l'été, la zone, hospitalière, où se coudoient chiffonniers ou ferrailleurs, qui récupèrent et traitent les scories qu'éjecte la métropole ; horticulteurs qui pratiquent le maraîchage ; populations laborieuses des provinces, que le miroitement d'une embauche déracine ; Romanichels, industriels forains...

Au hasard de l'alignement des cabanes improvisées à partir de matériaux hétérogènes, ou des roulottes immobilisées, qui

obéit à la fantaisie des zoniers, s'y décide le tracé, mouvant, de ses artères. S'ils ne pénètrent en son cœur, où, de manière tournante, certains métiers reprenant la route, aux beaux jours se libèrent des espaces, à sa lisière peuvent s'agréger les nouveaux arrivants.

Un des plus lointains souvenirs de sa mère la restitue, en compagnie de ses défunts grands-parents, séjournant, peut-être pas une éternité, en caravane à chevaux sous les arches de la Tour Eiffel. Du côté maternel ils ont leurs habitudes alentour des lieux-dits de La Vache noire et du Chaperon vert.

À la capitale, où depuis belle lurette sont proscrits les convois, Pieranglo, qui proteste n'avoir aucun motif de s'y rendre et qu'il s'y égarerait, tourne délibérément le dos.

Je proviens d'une lignée de banquistes, souligne-t-il, dont le savoir-faire peu à peu s'est perdu. Avec Blumela nous avons un manège de chevaux de bois, jusqu'à cette nuit de coupe du monde de football, où la France est championne, et des supporters ivres, retour du match, contrariés de ne

pouvoir continuer à fêter leur victoire parmi les quelques attractions depuis longtemps éteintes sur la petite place endormie, arrosent d'essence le parquet du manège, mettent le feu à la queue des chevaux, pétrifiés sous la lumière de la lune. Si à présent je gagne ma vie en proposant d'entretenir leur jardin aux propriétaires des pavillons, le grand-père de mon grand-père est engagé, dans les rangs des Indiens, au sein de la troupe de Buffalo Bill, qui donne, au Champ de Mars, son spectacle de l'attaque de la diligence, lors de la venue en France du « *Wild West Show* » au début du siècle dernier.

Le père de mon grand-père, entre les deux guerres, exploite un cinéma ambulant, qui projette les premiers westerns, tournés en Camargue avant la Première Guerre mondiale.

Nulle relique n'en subsiste car à la mort du forain, avec à peu près tout ce qui appartient au trépassé, films et appareils de projection sont confiés au feu, afin d'être détruits. Ce disant Pieranglo tire du dessus de l'armoire un album, où jaillissent en noir

et blanc, entre les classiques photos, plus récentes, des mariages et baptêmes, chevelure embroussaillée, cigarette au coin des lèvres, œil astucieux, trois gaillards, son aïeul et ses frères, adossés au camion où transbahutent leur matériel, qu'ils déploient sur les fêtes des villages des pays du Bassin parisien : en Brie, Hurepoix, dans le Valois ou le Vexin.

Cette profession foraine permet qu'ils échappent au champ d'application du décret de la République en guerre, en vigueur avant l'invasion allemande, situe Blumela, lequel interdit la circulation des nomades, susceptibles de surprendre des mouvements d'armées et communiquer des renseignements à l'ennemi.

Lors de leur arrestation, sommées d'abandonner sur-le-champ voiture et chevaux, autorisées à emporter uniquement quelques couvertures et vêtements, les familles sont dépouillées de tous leurs biens.

Enfermés dans une trentaine de camps d'internement, répartis aux quatre coins de la France, nous survivons dans des condi-

tions d'hygiène et d'alimentation qui nous exposent à la cachexie, à la tuberculose, plus particulièrement les vieillards aux broncho-pneumonies, les bébés aux gastro-entérites.

Mangés de punaises et de poux ; réduits à arracher les lames du plancher, les lattes des parois des baraquements pour nous chauffer ; contraints, sans habits qui nous préservent du froid, à nous tailler des loques dans le tissu de nos paillasses ; amenés, ayant sacrifié au feu les sabots qu'on nous a distribués, à évoluer pieds nus dans la neige, la boue, la poussière ; en manque d'eau potable ; acculés par la faim à guigner les épluchures de légumes si les gardiens ne les arrosent pas de chlore, voire à cuire de l'herbe, croquer des grillons, embrocher des rats, beaucoup meurent, parmi eux nombre d'enfants.

Des clochards, raflés aux mêmes titre et dates, regroupés dans une baraque à part, aucun ne résiste au premier hiver.

Après le débarquement les rescapés essuient des bombardements alliés sans pouvoir s'en abriter, comme dans le camp

où la parentèle de Blumela, d'abord détenue dans une carrière, a été transférée, coincé entre une route et la voie ferrée.

Les prisonniers ne sont élargis que plusieurs mois après la fin de la guerre, par familles repartent alors à pied sur les routes.

À quoi sert, s'interroge Pieranglo, de rappeler cet épisode, passé sous silence car personne n'a jugé illégitime notre captivité ? Soixante années plus tard quelques-uns, s'ils en prennent connaissance, peuvent en être choqués, pas mieux qu'à la lecture d'un témoignage porté sur des mœurs révolues. La communauté contemporaine, qui par le jeu des générations a fait peau neuve, en aucune façon ne saurait, je ne dis pas se tenir responsable de cette oppression, mais seulement se sentir concernée par cette anecdote de l'Histoire.

L'urbanisation, qui a chassé cet état de nature, ou d'anarchie, dont ils défendent une vision idyllique, je reviens au sujet d'où nous avons dérivé, ne produit-elle pas d'inédits créneaux où, sur cette terre, habiter en nomade ? La ville, qui oscille continuelle-

ment entre construction et destruction, ne conserve-t-elle pas, bien qu'à des points qui changent, en permanence des retraites, où s'insérer en attendant que le chantier commence ? Les parkings ne figurent-ils pas les modernes communaux, là où vous relâchiez, dans ces prés où paissaient les bêtes des villageois qui ne possédaient pas de champ ?

Que je me joigne à eux, m'est-il suggéré, dès que derechef ils tenteront leur chance.

Ainsi nous voilà, roulant au pas, hors du havre des Invalides. Au volant du premier convoi, chantonne Blumela :

« Un petit oiseau vient sur ma fenêtre  
Mange ce pain noir que ma main te donne  
Mange-le bien

Tu te rappelles quand nous marchions tous  
les deux

Toute la journée dans les éclairs  
Ma bonne lumière jusqu'à demain

Ni toi ni moi ne nous reverrons plus. »

À la fin du pont qui traverse la Seine, un feu rouge nous stoppe en surplomb, à notre gauche, du bec, en forme de triangle, qu'elle façonne avec le concours de son affluent.

Au centre de cette avancée de terre se dresse un complexe hôtelier, aux couleurs rutilantes, orange de ses tuiles creuses, vert

ou bleu de ses parements de céramique, or de ses « chiens de Fo » gardiens, qui copie l'architecture, aux avant-toits en saillie, retroussés, aux terrasses étagées, à balustrades, des pavillons du palais d'Été.

Un siècle auparavant, affirme Blumela, cette pointe, aux rives à présent escamotées sous une digue en ciment où clapotent les flots, offre une grève en pente douce ; dans l'eau du fleuve on pêche, on lave son linge ; volontiers s'attardent les roulottes quand elles descendent vendre le jonc et l'osier à la fabrique de chaises, sise à cette époque dans l'exacte assiette de l'actuel pavillon chinois. Au cannage des sièges, à la confection des mannes, il arrive au patron, monsieur Chesnoy, d'employer les hommes de la tribu. Blumela sait son nom, car la benjamine des filles de ce petit industriel, Henriette, tombée amoureuse d'un jeune voyageur, Gabriel, est devenue sa bisaïeule.

Avec méthode mais sans succès nous égrenons les places qui par le passé ont pu les recevoir. Aux aguets d'une faille causée par, avant qu'elle soit raccommodée, une

déchirure dans le tissu urbain, nous prospectons des secteurs à l'appellation d'anciens lieux-dits : Port à l'Anglais, Moulin Bateau, Vert de Maisons, La Croix de Berny (« J'ai lu un roman, écrit par une femme et trois hommes, me dis-je, dont c'est le titre ») ; explorons des zones plus excentrées, moins ratissées, où sourd la campagne.

Sous la houlette de Bluma je recense des éléments de la voirie que par moi-même je ne relèverais pas, qui sautent aux yeux dès que l'on cherche à bivouaquer.

Nouvelles fourches Caudines, des portiques métalliques, peints de rayures rouges et blanches tels des buts sur un terrain de football, sous quoi se faufilent les voitures, à des volumes plus hauts ou plus larges, donc aux caravanes, interdisent l'accès des parkings, par ailleurs barricadés.

Des rochers aux tons roussâtres de bauxite, au relief accidenté de rocaïlle, d'un calibre à avoir été catapultés par le cyclope Polyphème, émaillent, de trois mètres en trois mètres, les contre-allées à usage de promenade, étranglent l'entrée des aires de jeux ou de détente.

Des bornes rectangulaires en granit arment le haut des trottoirs d'un rempart crénelé, à quoi succèdent, suivant la recette du camp retranché romain, un fossé, puis une butte, une rangée d'arbres, enfin l'espace vert.

Dans l'expectative du chamboulement qui les incorporera à la zone construite, des friches sont semées de gazon, modelées en montagnes russes, où sur les sommets s'en-graveraient les châssis, dans les creux se briserait le timon des campings.

Que nous longeons sur des kilomètres, des clôtures électrifiées, les bouclent, doublées de pieux chromés qui saillissent du sol, des barrières qui coulissent sur un rail, ferment les propriétés d'entreprises de services, dont les bureaux de métal et de verre fumé siègent au milieu de parcs de verdure, où des allées sablées lisèrent des parterres de fleurs, du bout de leurs branches des saules caressent les pelouses.

Cinq années nous croupissons derrière des barbelés qui nous assignent à l'intérieur, notre vie nous déambulons devant des grillages qui nous consignent à l'extérieur, résume Blumela.

Au détour d'une route cinq ou six caravanes, de leurs cousins, ont réussi à forcer le passage vers dix ares d'herbe, qui a viré en gadoue sous les roues des camionnettes.

Aussitôt que le jugement du tribunal, saisi en urgence, les en aura, installés depuis bientôt un mois, débusqués, sur le théâtre de l'infraction seront dépêchés les techniciens de la mairie, de protections à l'avenir inattaquables sera bardé le maillon surpris en défaut.

Déceler une brèche dans le dispositif de verrouillage des espaces, exploiter ce hiatus, équivaut à le dénoncer à la vigilance de l'Argus qui pour une fois n'a pas anticipé la percée mais de ce revers saura tirer la leçon ; aiguillonné, finalisera des procédés coercitifs plus sophistiqués, qu'à l'ensemble du territoire sous sa garde il appliquera.

À nous clouer la durée d'une guerre dans des champs de boue personne ne voit d'obstacle, que nous pensions nous arrêter une semaine sur un bas-côté soulève un unanime tollé, cultive Blumela le paradoxe.

Quelques rochers, en les serrant d'un filin d'acier que nous tractons avec l'auto, nous



arrivons à les bouger ; des bornes en béton ou granit, la masse peut venir à bout ; les codes des grilles, lesquels ont suppléé les chaînes, aisées à cisailer, nous parvenons à les déchiffrer... car nous acceptons mal, confesse-t-elle, que nous soient prohibés les lieux qui ont accueilli notre enfance, confisquée la nature où sans entrave nous nous ébrouions, tels les moineaux du bon Dieu.

— Nous décourage, convient-elle, la herse, haute de quatre mètres, aux barreaux gros comme le poignet, sortie tout droit d'un château fort, qui condamne cette aire bitumée, sans point d'eau, qui côtoie la voie ferrée, ne sert à personne, où nous avons demeuré longtemps.

— Ou ces blocs de trois mètres cubes de grès d'Orsay, qu'elle désigne à mon attention tandis que nous ralentissons, nous immobilisons sous le tablier d'un viaduc qui s'en va survoler la Seine.

— À cet endroit vit une colonie de Hongrois, chronique-t-elle ; leur campement s'étend au pied de la voie aérienne.

— Tout en l'écoutant, j'avise la culée du vieux pont, vacante ; à cette image se rani-

ment dans mon souvenir l'entrelacs des baraques et des caravanes, la prédication de Bonaventure, le regard de Germaine Krull.

— Avant l'aube d'un jour de mars, raconte Bluma, dans la nuit noire et la bruine, un cordon d'autocars de la gendarmerie vient s'aligner sur le boulevard où nous sommes stationnés, parallèle à la voie ferrée.

— La compagnie mobile se scinde en deux files qui remontent au pas de course l'arrière des masures et des campings, cernent le cantonnement d'un front de boucliers antiémeute, prêt à s'avancer.

— Certains des encerclés, alertés par le bruit et les lumières, ont le loisir de se sauver avant que la nasse les enveloppe.

— Une colonne de 4 x 4 gravit la rue de ce qui ressemble à un village, phares et projecteurs allumés qui cinglent d'un faisceau blanc les portes, aveuglent les habitants qui sortent.

— Le temps de réunir les affaires que leurs bras, chargés d'enfants, peuvent porter, les gens abandonnent leur logement, sont rassemblés à l'entrée du terrain. Des paniers à salade les emmènent.

*Inclure  
un objet,  
sans*

Selon que leurs papiers sont ou non en règle, renvoyées dans leur pays d'origine ou larguées dans la nature ces personnes, ces familles auxquelles manquent maintenant des membres.

Blafard, le jour s'est levé. Relayent les 4 x 4 des bennes géantes, que grée un bras de fer, qui se termine en pince à sucre, abat sa main sur le toit des caravanes, qu'elle défonce.

En se repliant les griffes dépècent par lambeaux, enlèvent la caisse sans le châssis, lâchent leur prise, qu'elle choie et s'écrase avant d'être ressaisie, en balancent les débris au-dessus de la benne, les pilent au fond. Parfois c'est un camping entier qui s'extrait telle une dent, plane dans les airs, et qu'engloutit le tombereau.

Roulent sous les chenilles des bulldozers les cabanes, bâties de bric et de broc, mieux résistantes. Des pelleteuses évacuent leurs quartiers disloqués.

Sur la terre désolée, comme balayée par un ouragan, restent des chaises renversées, des valises de vêtements, ouvertes au vent, des jouets estropiés : tricycle au guidon

tordu, dinette émiettée, poupée manchote ; une gazinière, des meubles éventrés, des matelas souillés de boue...

Sur la terre le lendemain déblayée de ces indices, et que dament les rouleaux compresseurs, est versée une nappe de sable, où s'abîment, d'un gabarit si massif, en pluie si drue, ces météorites, qu'on mesure, à la violence de la réaction qui les précipite, l'acuité de la peur que suscite la résurrection de la zone.

Insolite car s'est évaporée la maison de maître que, solennel, il annonçait ; saugrenu de par sa solitude au milieu d'ouvrages modernes, qui soulignent son anachronisme ; épaulé de pilastres ébréchés, qu'il retient, en fer forgé un portail, ajouré, prélude à un début d'allée, plantée de tilleuls, brusquement coupée par le mur d'une usine.

Son toit crevé, ses porte et fenêtres murées, en bordure d'un rond-point où grincent les freins, crissent les pneus des poids lourds, un pavillon de gardien, aux allures de rendez-vous de chasse, probablement campé, jadis, à l'orée d'une clairière, dépouillé du sous-bois qui l'habillait, languit après ses démolisseurs.

Au Japon on appellerait ces traces d'une architecture dont l'évolution de la ville a

supprimé le contexte, suis-je content de pouvoir à mon tour enseigner Blumela, des « Tomason », du nom d'un célèbre joueur de base-ball américain, qui, transféré dans un club nippon, se trouva, au pays du Soleil-Levant, complètement déphasé, et perdit tous ses talents.

Éboulé à ses extrémités, son commencement et sa fin envolés, un altier pan de mur en pierres, debout sur une quinzaine de mètres, qui ne ferme ni ne sépare plus rien, acquiert la dimension d'un monument, qui serait l'ultime reliquat des limites d'un empire.

Sporadiques, traduisent ces anomalies l'ancestrale mainmise, sur les terres, de vastes domaines, avantageusement morcelés, au cours du vingtième siècle, en lots à bâtir.

Aux abords d'une auberge-hôtellerie de luxe, où convertis en jardins avec piscine, salle de restaurant, chambres, s'identifient, rénovés, étables, grange, écuries, cour et corps d'une ancienne ferme, Bluma mentionne qu'en ce temps-là, chaque été, le propriétaire de cette exploitation loue, traite au nom du groupe son défunt grand-père,

sa famille entière pour les moissons ; pendant que fauchent ses frères elle aide aux soins de la basse-cour.

Dans les « parmise », les histoires que nous contons à nos enfants, gentiment nous nous moquons des paysans, or voilà, elle constate, ici c'est nous les derniers paysans.

Le français que nous choisissons de parler entre nous fige le verbe à la même personne du pluriel quel que soit le sujet : « Nos enfants, ils apprenon rien à l'école, ils perdon son temps » ; « j'emmenon mon garçon vers ma sœur ». J'hésite s'il faut ou non écrire le « s », car notre pratique est seulement orale.

Notre français emploie le verbe avoir dans une phrase au passé qui demanderait le verbe être : « Eux autres ils ont parti... ils ont revenu » ; ignore le subjonctif : « je ne veux pas que tu t'en vas »... énumère Blumela.

Ainsi nous perpétuons la langue, l'intonation de notre voix en reflète l'accent, d'une France rurale, que depuis une ou plusieurs centaines d'années nous et nos pauvres défunts parcourons, habitons.

J'adore votre accent, dis-je, qui me transporte au dix-huitième siècle.

Puisque la campagne se retire, comme la mer, à la marée descendante, dévoile les coquillages accrochés au rocher, que ne lui emboîtez-vous le pas !

Les derniers paysans, mais les premiers banlieusards, objecte Blumela ; à la ville se sont adaptés nos métiers ; nous éloigner de nos pauvres défunts, fuir notre pays natal, nous nous y refusons. Finalement, elle ajoute après un blanc, c'est pour rester que nous bougeons.

Quant à prendre les champs, de nos cousins y errent, sans rémission tant les communes aux cultivateurs vendent leurs chemins, les particuliers hérissent de défenses leurs propriétés.

Sur la banquette arrière, vitres baissées s'endort, membres et têtes enchevêtrés, la jeunesse.

Nos dessins à nous, enfants, dépeint leur mère, s'ils dédaignaient déjà l'imagerie des caravanes à chevaux, en voyage sur les routes, poulains caracolant derrière, sans longe qui les attache... s'ils négligeaient les

scènes de halte près de la rivière, brancards au sol, hommes assis dans l'herbe à tisser l'osier, gosses jambes et bras dans l'eau à la pêche aux écrevisses... nos dessins figuraient encore des campings, que tiraient de vieux tubes Citroën.

Les leurs, elle se tourne à demi vers ses rejetons, ne représentent plus que des maisons.

Une route de crête couronne deux plaines. Au-delà d'un réseau de voies rapides qui s'entrecroisent à des niveaux étagés, les raccordent des as de trèfle, une zone industrielle emplit la première, qui s'ouvre, à l'horizon, sur le ciel de l'aéroport d'Orly. Au nord s'oriente la seconde ; y rayonnent des avenues qui desservent des centres commerciaux, circonscrivent un cimetière, d'une superficie suffisante à fonder une cité.

À quelque point du panorama où l'œil se porte, notamment aux deux bords de la chaussée, occupés, versant aéroport, par des entrepôts frigorifiques, ou de matériel de construction, à leur quai reculent des

semi-remorques ; côté cimetière, par des halles où se vendent, disponibles en quantité et variété considérables, des objets qui ressortissent, pour chaque magasin, à une catégorie précise : jouets, chaussures, meubles, l'absence de toute habitation prête à cette section, que nul n'atteint à pied, pourvue, sous les néons tapageurs des enseignes, où se garent les voitures des chalands, d'une bande goudronnée plus large que la route, un parfum d'Amérique.

Contre le mur qui ferme, à angle obtus, la série des commerces, flanc d'un garage qui s'avance jusqu'au boulevard, en enfilade se serrent, caravanes accouplées, les convois.

Une journée aura duré le voyage avant que nous dénichions l'encoignure où notre présence ne dérange l'activité de quiconque. Pieranglo a repéré à proximité une bouche d'incendie où s'avitailer en eau. Un répit de quelques jours lui permettrait de démarcher la clientèle dans les communes alentour.

« Allons vers ma sœur », le surlendemain se résout Pieranglo, qui se rase devant le rétroviseur extérior. Pour changer je grimpe à son côté dans la camionnette, qui suit sagement la petite et claire cantine, cap à l'est à travers tout le département.

Ancienne carrière, friche entre rails et route, usine désaffectée, passe-t-il en revue, internés dans des camps ou libres d'aller et venir, nous échouons aux mêmes endroits.

Que votre enfermement et votre liberté coïncident, reconnais-je, m'attire, car je ne puis m'empêcher, sujet à mon incorrigible propension à philosopher, d'y voir une illustration de notre lot commun, à nous tous pauvres humains.

En route nous croisons maints camping-cars, immatriculés dans divers pays d'Europe, avec à leur bord des couples de

retraités qui voyagent, des familles, les vélos arrimés à l'arrière, qui partent en vacances.

Tandis qu'on nous convainc d'abdiquer notre mode de vie, remarque mon coéquipier, le monde le copie.

Cet été ils se mêleront, en Brie, aux « grands passages », c'est-à-dire aux rassemblements religieux, dont les pasteurs, qui se forment et se cooptent parmi les leurs, négocient avec les maires des villages l'octroi, durant deux voire trois semaines, d'immenses champs où par centaines se regroupent les caravanes autour du chapiteau, sous lequel les prédicateurs exhortent leurs ouailles ; les convertis témoignent, avec un enthousiasme voisin de la transe, du revirement échu dans leur vie ; se célèbre, par immersion, le baptême des novices.

Celui-là qui est athée y est le bienvenu ; sans danger les enfants batifolent, au bon air ; on se retrouve entre cousins ; personne ne songe à nous déloger, en inventorie Pieranglo les mérites. À la fin de la convention, en une colonne plus longue que l'armée de Napoléon nos convois se transportent sur le prochain lieu de prêche.

Ils envisagent d'essayer, aux premiers jours de septembre, dès octobre elle affiche « complet », d'intégrer une des rares places aménagées de la région, désignées aux « gens du voyage », qui relève d'une commune où ils enverraient leurs enfants en classe.

Fidèle à des règles topographiques éprouvées, commente-t-il : située aux frontières du cadastre, après la station d'épuration des eaux usées ; au terme d'un chemin tortueux et cahoteux son entrée signalée par deux bennes à ordures, qui débordent, cette surface bétonnée, sans arbres, équipée de sanitaires collectifs, érigés en son centre, soit : sous tous les regards, s'inscrit entre un ravin, au fond duquel circule une voie ferrée ; une autoroute, où vrombit, par-delà un tertre qui le cache, un permanent trafic ; un effondrement, réceptacle d'eaux résurgentes et stagnantes, où voici deux ans un enfant s'est noyé.

Dès l'arrivée du printemps ils quitteraient ce refuge, où cohabitent des familles qui, si ce n'était que d'elles, ne se fréquenteraient pas.

Quand nous étions adolescents, note Pieranglo, en attelant, en décampant, nos parents coupaient à la racine toute mauvaise relation qu'ils nous voyaient nouer avec des jeunes du cru, ou avec d'autres voyageurs.

Aller aux écoles pour apprendre à lire, écrire, compter, c'est utile dans nos métiers, mais à la sixième nous ne voulons pas que nos enfants continuent, « dans les collèges asteure, les garçons ils touchon à la drogue, les filles elles revenon enceintes. »

Voilà le camping de sa sœur, derrière un portail à claire-voie, grand ouvert, au bout d'une impasse qui s'arrondit en une cour devant les bâtiments vitrés d'une usine, où se façonnent des contenants en aluminium, me renseigne-t-il.

Ronronne sous la flèche un groupe électrogène.

« J'étais à guetter la télévision », dit-elle en nous souhaitant le bonjour. Le reportage montre des troupeaux d'élangs, en Sibérie, qui auraient perdu, tant la modification du climat aurait bouleversé le milieu où ils

vivent, leurs anciens repères ; ne sachant plus discerner l'itinéraire de leur antique migration, garante de leur subsistance, en boucles divaguerait, faméliques.

S'agrippe à ses jupes son jeune fils, Yayou ; sa cadette dort dans son berceau.

Au-delà du mur de l'établissement, et des panneaux antibruit, en contrebas file l'auto-route. Sur cette colline, qui jouit d'une agréable perspective sur la vallée, les parents de Pieranglo et Miralda ont l'habitude de relâcher. Ayant fondé sa propre famille, elle proroge cette coutume, bien que l'environnement se transmue notablement. Telle une coulée de lave une vague d'asphalte a nappé le paysage.

À la cadence de ses passages elle a pu assister aux différentes étapes de l'édification des ateliers. À condition que sa caravane ne gêne pas les manœuvres des camions qui livrent ou chargent la marchandise, le directeur ne voit pas d'inconvénient à ce qu'elle séjourne sur ce qui est devenu un domaine privé. Au cours de l'une de ses visites la grille d'entrée est installée, mais ne l'oublie pas dehors.

Elle présente, lui en est naturellement confiée le soir la fermeture, l'ouverture le matin.

Depuis six mois qu'elle n'est pas repartie, se relancer sur les routes, à la poursuite d'un problématique asile, l'effraie.

Passé un mois sur une place, on s'ennuie, il faut s'en aller, exprime-t-elle. Or nous déplacer implique, sauf à rouler jour et nuit jusqu'à l'heure de notre mort, que nous puissions nous arrêter. Vous avez fini votre café, donnez votre tasse, en voici du frais.

Sitôt que nous opérons une halte, se liguent édits et ordonnances pour nous inviter à, sans surseoir, déguerpir. Nous ne sommes plus maîtres de voyager, mais contraints à errer. Nous vivions dans les intervalles, qui se réduisent à des interstices, bientôt à néant. Ne sachant plus où nous poser, nous en arrivons à rêver d'un lieu définitif, d'où nous aspirerions à ne plus bouger.



Le patron de l'usine a soumis à Miralda un projet. Comme son mari est en voyage, il l'a priée que son frère, quand il viendrait, aille le rencontrer dans son bureau pour en discuter.

L'homme, âgé de moins de quarante ans, nous reçoit courtoisement. Avant de prononcer une phrase, il marque un silence, les coudes appuyés sur le verre de la table, les pouces qui pressent l'os de la mâchoire, index et majeurs arqués sur un front dégarni, les yeux qui vous fixent, comme un point immobile, dans un effort de concentration.

Pour la première fois la fabrique sera fermée tout le mois d'août, Miralda ne pourra rester là. En outre, à moyenne échéance, son ancrage dans l'enceinte serait source de difficultés. Une association, dont

il s'occupe, lui a trouvé un appartement de trois pièces, au rez-de-chaussée d'un immeuble. Acquitterait le prix du loyer une allocation, à laquelle n'ouvre pas droit la caravane, qui est un bien mobilier. La famille renoncerait à ce maudit « camping », il se passionne, qu'à acheter vous vous saignez aux quatre veines, vous endettant, sur dix ans, à des taux usuraires, qu'en hiver, si je calcule une bouteille de gaz tous les trois jours, vous vous ruinez à chauffer, ce « boulet », qu'il maintiendrait en garage à l'usine le temps que le jeune couple se rende compte s'il peut s'adapter à la vie sédentaire.

Si demain samedi nous commençons tous trois à rafraîchir les locaux, ils emménageraient dans leur nouvelle maison à l'instant où le beau-frère de Pieranglo reviendrait de voyage. Pendant les travaux, que mouillent nos caravanes auprès de celle de notre sœur.

Puisqu'il m'inclut dans la tribu je ne puis me dérober à des devoirs désormais fraternels. Aux aurores il nous conduit, avec femmes et enfants, à pied d'œuvre, où nous

attendent force pots de couleur, rouleaux de papier peint, ustensiles adéquats.

Armé d'un fer à vapeur il entreprend de décoller les vieux papiers, aux motifs à fleurs pas si laids à mon goût, tous deux nous affecte à revêtir d'une couche de blanc laqué brillant le rose tendre, qui respire le bonheur, de la cuisine.

« Vous devez vous approprier cet espace, en réformant son ancien décor », il nous explique.

Quelque peu décontenancées, les femmes explorent timidement les pièces :

« Où elle est la cheminée ? s'enquiert l'une.

— Condamnée, proclame notre hôte depuis son escabeau, vous avez le chauffage central ! »...

... « À quoi allons nous servir plusieurs chambres, murmure la future locataire, avec les petits on dormon tous dans le même lit, pour nous tenir au chaud. »

Elles se penchent aux fenêtres, dans l'idée d'apprécier le champ de vision :

« Ça n'est pas qu'on voyageon tellement avec le camping, soupire Miralda, mais de

pouvoir se dire demain on accrochon, on s'en allon, ça va nous manquer. »

Les enfants jouent à glisser sur les parquets en se tirant par les poignets, s'assoient dans les coins et se racontent des histoires en chuchotant. Le jeune Yayou déambule solitaire, décrit des cercles et réitère le comportement que je lui ai observé à l'intérieur de la caravane : à chaque minute, il lève brusquement sa main gauche, qui va cogner violemment son front, à la même hauteur, à tel point qu'un cal s'est formé sur sa tempe.

Avec ce tic nous l'avons récupéré à sa sortie d'hôpital, me relate sa maman, qui m'aperçoit déconcerté, où vingt jours, opéré d'une sténose du pylore, nourrisson, nous avons dû le laisser, privés de le choyer, engagés que nous étions au sud de la France, à la saison des vendanges.

Dans la cuisine Pieranglo s'est attelé à notre pensum et badigeonne avec entrain le plafond, en fredonnant :

« Tu m'aimes, je t'aime, "petite fleur",  
Ton air me plaît, mon air te plaît

Il y a cinq ans on s'est aimés tous les deux

Tu sais, mes parents n'ont pas voulu,  
Mon cœur va mourir derrière toi  
Blumeli, Blumela, Blumeli  
C'était le mois où nous partions  
Que mes parents n'ont pas voulu...  
Toi tu m'aimais, moi je t'aimais, "petites fleurs"... »

Je n'aimerais pas, il s'interrompt pour s'épancher à voix basse, être piégé en logement, où s'insinuent dans la chambre, alors que cuisiner et manger se pratiquent au-dehors, les odeurs de cuisson.

Il suffit d'allumer un feu, sourit-il en y rêvant, pour avoir un lieu. Au spectacle de ce monde en soi, nous sommes tel un oiseau migrateur recouvrant le contact, qu'il aurait brièvement perdu, avec le pôle magnétique.

Vous êtes à ce moment, dis-je, dans l'axe du regard de Dieu.

Pas certain que notre prouesse immédiate nous vaille la faveur du dharshan, à contre-cœur je m'empare d'un pinceau, que je

plonge sans ardeur dans ce blanc métallique dont uniformément je submerge les délicats gradés de rose qui lui préexistent. Pieranglo ne maîtrise pas mieux que moi l'art de ripoliner. Chaque dégoulinante louchée nous emprisonne davantage dans une chambre froide qui renvoie brutalement la lumière.

Craignant les fioritures dont s'orneront les papiers peints que le directeur, éradiqués les originaux, m'enjoindra de l'aider à poser ; maudissant l'usage qui défigure ce qui a précédé pour juste y imprimer son cachet ; mal à l'aise que les bonnes intentions d'un cœur sincère aboutissent à contribuer à gommer du paysage une façon d'habiter salubre à notre imaginaire ; agacé que constellent mon chapeau à géométrie variable, j'ai omis de l'ôter, des pois blancs ; pressentant que, si je veux demeurer fidèle à mon chemin, je dois reprendre mon errance, à la compagnie je tire ma révérence, non sans de mon couvre-chef avoir coiffé le jeune Yayou, qui, muni de mon Barbour, peut-être n'aura plus besoin de se protéger la tête.